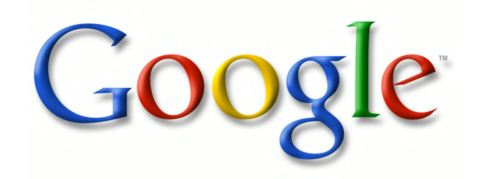
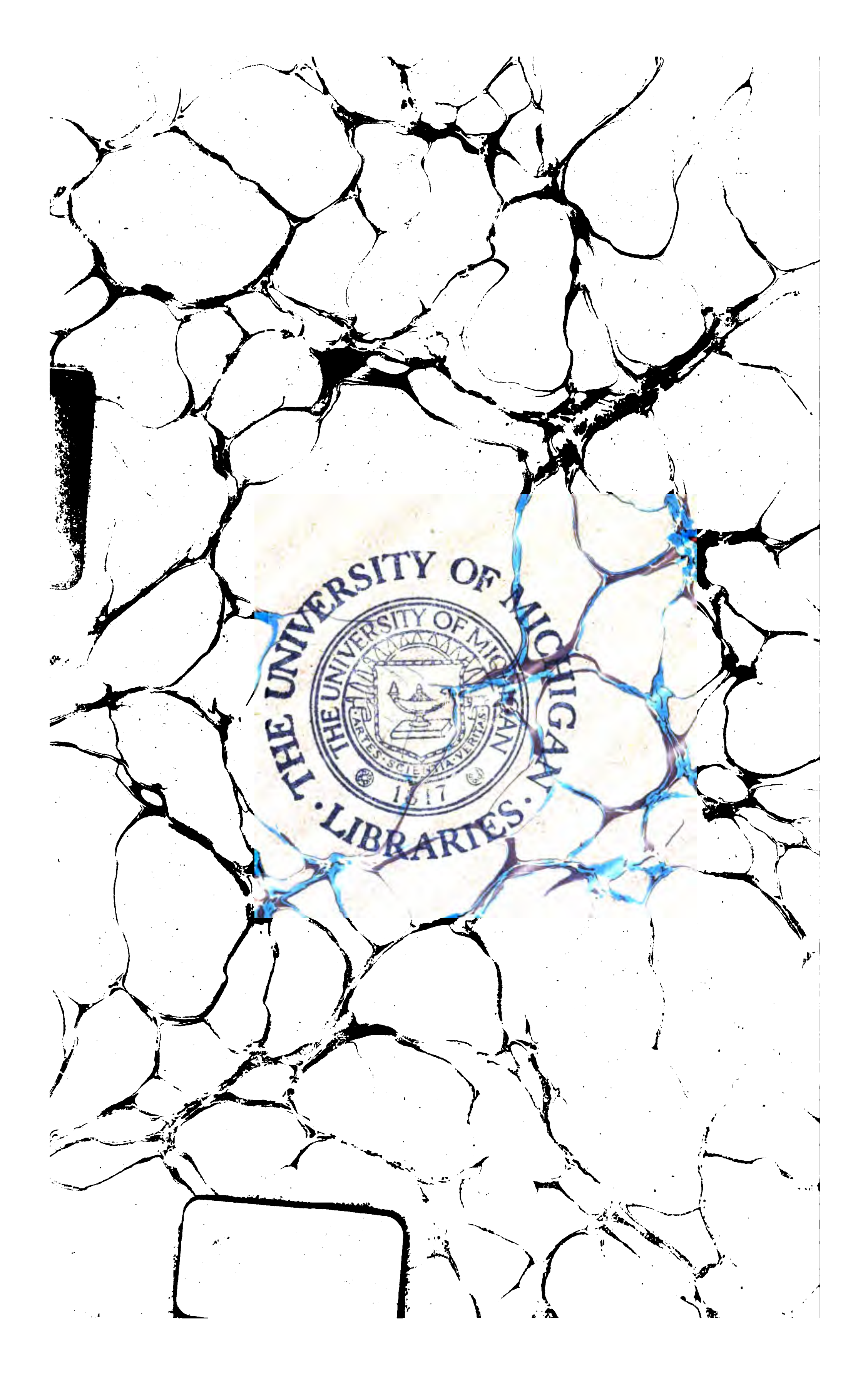
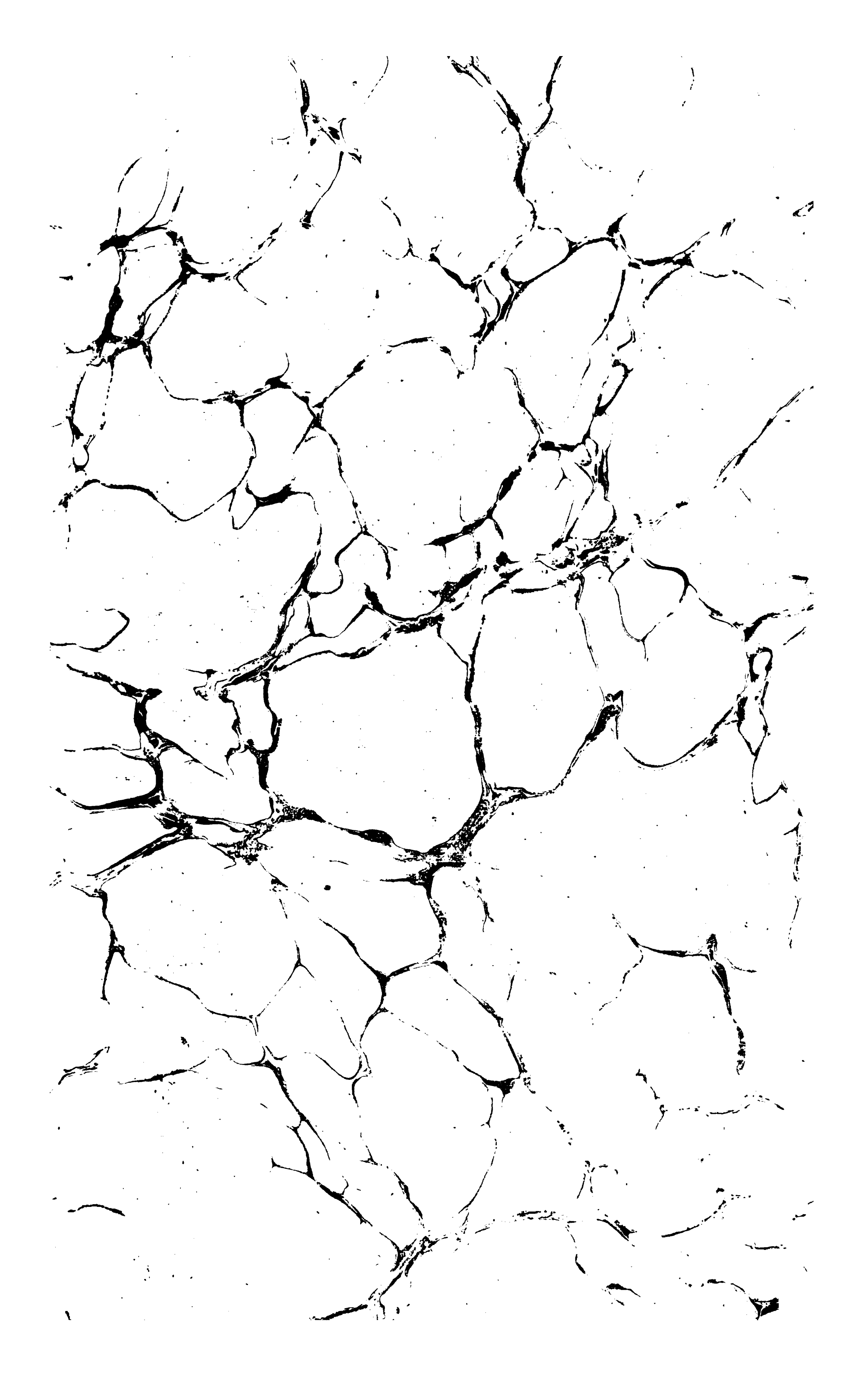

Google


B 990,248



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
ARTES SCIENTIA VERITAS
1817



ADIEUX AU MONDE

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE MOGADOR

3

PARIS

LOCARD-DAVI ET DE VRESSE

RUE DE L'HIRONDELLE, 16.

1854

MÉMOIRES

DE CÉLESTE MOGADOR

ADIEUX AU MONDE

MÉMOIRES

DE

CÉLESTE

MOGADOR

3

PARIS
LOCARD-DAVI ET DE VRESSE
RUE DE L'HIRONDELLE, 16.

1854

XII

La reine Pomaré (suite).

On me conduisit à Beaumarchais, où l'on me reçut d'une façon charmante, quand j'eus dit que je m'appelais Mogador.

Je fus engagée; je répétai le lendemain dans une revue, ou je me jouais moi-

même, et où je dansais à la fin la ma sourke. Mon costume était délicieux ; je débutai le même soir que Pomaré; j'eus beaucoup de succès dans la danse.

J'appris le lendemain que Pomaré avait été sifflée à outrance. Je lus quelques journaux où on l'accablait de mauvais compliments et de railleries. Les journalistes traitent les femmes comme les gouvernements. Il les inventent; après les avoir inventées, ils les prônent; après les avoir prônées, ils veulent les défaire. Si ces réputations, qui sont leur ouvrage, résistent, ils se déchaînent, insultent, méprisent ; ils crient à la dépravation.

Mais, messieurs, si cette dépravation, dont on commence à s'effrayer, a fait tant

de progrès, c'est un peu votre faute. Autrefois, il n'y avait qu'un ou deux bals publics, pourquoi y en a-t-il dix aujourd'hui? A cause des célébrités que vous vous êtes amusés à créer à temps perdu, et quand vous ne saviez que faire? Cette gloire de clinquant a trouvé des envieuses. Des milliers de jeunes filles sont entraînées dans les bals publics par l'appât de cet éclat menteur! Elles font tout au monde pour qu'on les regarde et pour que vous disiez leurs noms. Les jeunes gens de famille vont voir ces combats, ces assauts de jambes; comment voulez-vous qu'ils gardent leur raison au milieu de ces jeunes femmes dont quelques-unes sont charmantes? Ils s'enivrent ensemble de la même folie.

Pomaré avait une voiture, toutes veulent en avoir, beaucoup en ont. Les Champs-Elysées comptent tous les jours dix promeneuses nouvelles, élégantes, hardies.

Ce luxe fait mal à voir, je le confesse, quand on songe que beaucoup de femmes, qui n'ont pas une faute à se reprocher, végètent dans la misère ou dans la gêne avec leurs familles.

Depuis dix ans, la prostitution a complètement changé de physionomie. Il n'y a plus de maisons de filles; elles sont remplacées par les jardins. On rencontre peu de femmes sur les boulevards, à la Bourse; elles vont aux Champs-Élysées, au

bois. — Leurs voitures sont de toutes les plus élégantes, et elles éclaboussent les passants.

Les vaudevillistes et les dramaturges, toujours à l'affût des passions qu'on peut exploiter avec succès, ont mis la prostitution sur la scène. Tout Paris s'est attendri pendant deux cents représentations sur le désintéressement de cœur et sur l'agonie d'une courtisane; puis, un beau jour, on a été effrayé du chemin qu'on avait fait. Le monde galant a eu sa réaction, tout comme la société vertueuse. D'autres vaudevillistes et d'autres dramaturges, saisissant la nouvelle veine, nous ont attachées au pilori de l'opinion.

Les journalistes ont fait ces choses sans

se rappeler qu'à une autre époque ils avaient battu la grosse caisse à la porte du Ranelagh, à la porte du bal Mabille, à la porte du bal d'Asnières, *e tutti quanti.* Dans les grandes, comme dans les petites choses, dans les choses honnêtes, comme dans les choses honteuses, l'esprit humain est toujours le même; il ressemble à la girouette qui est sur ma maison.

Si l'on veut réellement détruire cette puissance des femmes galantes, qui touche à tout, qui commence dans les plus hautes sphères, pour finir dans les derniers rangs de la société, le meilleur moyen, c'est d'étudier les faits. L'histoire vraie des femmes qui ont vécu de cette vie infernale serait plus éloquente, pour

en détourner les jeunes filles, que les idylles attendrissantes ou les contrastes forcés dont le public parisien s'amuse tour-à-tour à pleurer et à rire.

Tant que j'ai vécu dans ce tourbillon, je n'avais guère le temps de réfléchir, ni à mon malheur, ni à celui des autres. Aujourd'hui, que je me suis retirée de ce monde, aujourd'hui, que j'envisage mon propre désenchantement et que je me rappelle comment ont fini les femmes que j'ai vues les plus brillantes et les plus adulées, il me semble que si, comme dans le petit drame de Victorine, on pouvait leur montrer leur avenir dans un rêve, toutes reculeraient!

Pomaré devait être triste; je fus la voir. Elle demeurait alors, 25, rue de la Michodière, à l'entresol. La maison, — c'était un hôtel garni, — était meublée très proprement. Élise était très élégante. J'attendais qu'elle me parlât de ses débuts, elle ne jugea pas convenable de le faire, et me demanda les suites des miens.

— Je suis contente, lui dis-je. C'est un commencement.

— Ah bien ! moi, me dit-elle en riant, mon commencement ressemble joliment à une fin ; j'ai eu au Palais-Royal le succès de Lola-Montès. On avait fait forger un tas de clés à trous, et on s'en est donné à souffler dedans que le bruit a couvert

l'orchestre. J'ai dansé à contre-mesure ; il était temps pour moi de me sauver, car on se disposait à me jeter les bancs à la tête. J'en suis encore malade ; je ne sors plus de six mois.

— A part cela, lui dis-je, tu es heureuse ?

— Oui, me dit-elle ; — vois.

Elle ouvrit une armoire, et me montra un tas de chiffons que je ne regardai pas, je l'avoue, sans une certaine envie.

— Je suis tranquille, me dit-elle : je vis avec un jeune homme de Toulouse, qui m'adore et me comble. Il est employé au bureau des postes pour plaire à ses pa-

rents, qui veulent qu'il s'occupe, ce dont il n'a pas besoin, car il est fort riche.

— Tant mieux! lui dis-je, cela me fait plaisir; je t'aime beaucoup, je voudrais te voir ménager un peu plus ta santé et ta bourse.

— Oh! je n'ai pas longtemps à vivre, je veux bien m'amuser pour ne rien regretter.

— Joues-tu ce soir, me dit-elle, en ouvrant la croisée?

— Oui, tous les soirs.

— Eh bien! j'irai te voir aujourd'hui avec mon *époux*.

Je la quittai. Je la vis le soir, dans une avant-scène du rez-de-chaussée avec un petit homme blond mat, les cheveux frisés, portant lunettes. Il paraissait rempli d'attention pour elle, qui me semblait le bourrer. Elle me fit prier d'aller dîner le lendemain avec eux. Elle me dit, avant qu'il arrivât, qu'elle ne pouvait pas le sentir; mais qu'il l'aimait tant qu'elle avait pitié de lui; que c'était la bonté même. — En effet, il m'intéressa; il avait l'air si honnête, si tendre; il faisait montre de si beaux sentiments que je fus enchantée de lui, et que je fis promettre à Lise de mieux le traiter.

— Voyez-vous, mademoiselle, me disait-il le soir en me reconduisant, en ce

moment je ne puis pas faire tout ce que je veux pour elle ; mais je vais avoir beaucoup d'argent d'une propriété, à moi, que je fais vendre ; je lui donnerai tout.

A quelques jours de là, j'entendis conter au foyer du théâtre, que la reine Pomaré était arrêtée comme complice d'un vol très important dont on recherchait les auteurs. Je ne pouvais pas croire cela, èt d'ailleurs je n'ai jamais pu supporter entendre dire du mal de mes amies. Je donnai des démentis à toutes ces vipères qui, ne m'aimant pas, étaient enchantées de me faire de la peine.

Une vieille duègne, qui, du reste avait été très belle, disait ; — Parbleu! des

sauteuses comme cela, ça fait tous les métiers.

— Ah ! reprenait une ingénue de trente ans. — Si j'étais juge, je la condamnerais à la prison pour toute sa vie.

Rien n'est méchant comme les vertueuses par force. Celle-là était si sèche, si laide, que je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Il faudrait mettre en prison toutes les femmes un peu jolies ; la disette en viendrait et vous trouveriez peut-être votre placement.

— Taisez-vous, me dit une de mes camarades, ne vous querellez pas ainsi sans

savoir ce qui en est, vous pourriez vous compromettre.

Dès que le spectacle fut fini, je courus rue de la Michodière. La maîtresse de la maison me dit qu'on lui avait recommandé le plus grand secret; mais qu'à moi, elle allait tout me conter. — Je devais être au moins la centième confidente.

— Hier, me dit-elle, il s'est présenté un homme, fort bien mis, qui m'a demandé quelle chambre habitait mademoiselle Lise et comment elle vivait. — Je crus que c'était son père dont elle a si peur et je répondis à ce monsieur que j'ignorais sa manière de vivre.

— Oh! elle se cache : preuve qu'elle

est coupable. — Il fit signe à deux autres messieurs qui entrèrent également et ils montèrent tous trois à sa porte, en me faisant signe de les suivre. — Je vis bien que c'étaient des agents de la police.

— Frappez vous-même, me dirent-ils. Il faut qu'elle ouvre sans avoir peur ; un papier est vite brûlé.

Je fis ce qu'on me disait.

— Lise m'ouvrit en chemise. — En voyant tout ce monde, elle voulut repousser la porte, mais elle n'en eut pas le temps; les trois hommes étaient entrés : d'eux s'étaient placés à côté d'elle, de manière à l'empêcher de faire un mouvement.

La pauvre fille était si pâle que ça me fendit le cœur.

— Habillez-vous, dit un de ces hommes, pendant que les autres visitaient les meubles, prenaient les papiers. — Habillez-vous donc, vous allez nous suivre.

— Vous suivre, dit Lise. — Où donc?

— Parbleu! pas à Mabille, dit l'homme, mais à la Préfecture.

— A la Préfecture! moi! mais qu'ai-je donc fait?

— Ah! si vous n'aviez que dansé, vous n'auriez fait de tort qu'à vos jambes.

— Mais, monsieur, je n'ai fait de tort à personne.

— C'est ce que le juge d'instruction verra ; en attendant, dépêchons.

— Un juge d'instruction, dit Lise ; vous m'arrêtez donc comme une voleuse?

— Ou complice, dit l'homme ; c'est la même chose.

— Mais, cria-t-elle, en enfonçant ses deux mains dans ses cheveux en désordre, et vous avez pu croire que vous m'emmeneriez vivante ?

Elle s'élança dans la seconde pièce, où sans doute elle voulait prendre un cou-

teau. Mais on s'empara d'elle avant qu'elle n'eût ouvert un meuble. — Alors elle se débattit comme une lionne.

— Voyez-vous, mademoiselle Céleste, cette scène me fit un mal affreux, — ses cheveux étaient épars ; elle était presque nue, car elle avait cessé de s'habiller. On la tenait le plus doucement possible. Elle se jetait à terre, frappait sa tête, — je la crus folle ! Voyant son désespoir, ils commencèrent à la traiter plus doucement.

— Allons, mon enfant, ne vous mettez pas dans cet état ; on ne vous fera peut-être rien. Si vous n'êtes pas coupable, vous sortirez de suite. — Allons, allons,

pas de bruit, personne ne le saura, — vous vivez malheureusement avec des gens que vous ne connaissez pas assez, qui peuvent vous tromper sur leurs ressources, sur leurs moyens d'existence.

Et les trois hommes l'enlevèrent de terre pour la placer dans un fauteuil. — Elle avait les yeux fixes et paraissait ne pas entendre. Elle se leva, comme si elle avait pris une résolution, puis elle s'habilla silencieuse, l'œil sec. — On ne perdait pas un de ses mouvements. — Elle me demanda si monsieur était venu.

— Non, lui dis-je, je ne l'ai pas vu.

— Tout m'abandonne ! — Allons, je

suis prête. — Ah! misérable que je suis! voilà où cette vie devait me conduire. Je voudrais que toutes celles qui marchent sur mes traces pussent me voir en ce moment.

On avait fait avancer un fiacre. Ces messieurs lui prirent chacun un bras, et se placèrent près d'elle dans la voiture. Je la vis jeter sa tête en arrière, — la voiture partit.

La brave dame n'en savait pas davantage. Les informations qu'elle pouvait me donner s'arrêtaient là.

Je n'en revenais pas de ce que j'apprenais; je n'eus pas, du reste, un instant de

doute sur l'innocence de Lise : je la savais incapable d'un acte d'improbité.

Je fis quelques démarches pour avoir de ses nouvelles ; mais je dus être prudente, car j'étais moi-même sous une surveillance qui me désespérait et mon intervention, dans une affaire de cette nature, aurait pu me coûter bien cher. Élise était au secret ; rien ne pouvait lui parvenir.

Je fus vingt fois chez elle en six jours.

Je ne pouvais me remettre du coup que son arrestation m'avait porté. C'était la semaine aux mauvaises nouvelles. Au moment où j'étais le plus triste, j'appris un

nouveau malheur qui m'impressionna d'autant plus vivement, qu'il me faisait faire sur ma propre situation un cruel retour.

J'avais eu occasion de voir, chez Adolphe, un jeune homme qui avait une maîtresse charmante. Elle s'appelait Angéline; sa figure était fine, spirituelle au possible. Elle avait été inscrite très jeune. Elle avait compris dans quelle affreuse position elle s'était mise. Aussi, sans être devenue une vertu bien farouche, vivait-elle très modestement avec son amant qui ignorait sa position.

Je rencontrai ce jeune homme un jour que je venais de faire chez Élise une nou-

velle démarche qui ne m'avait pas plus servi que mes premières tentatives pour avoir de ses nouvelles.

— Ah ! ma chère Céleste, me dit-il en m'arrêtant par le bras. Vous me voyez désolé : nous avons fait une partie de bal masqué, il y a trois jours, nous étions une douzaine ; nous avions fait un bon souper avant d'entrer à l'Opéra. Angéline avait un costume charmant, vous savez comme elle danse bien ; on la regardait, on l'excitait à faire plus. Elle s'est un peu trop émancipée. Un sergent de ville lui dit qu'il allait la mettre dehors. Je descendais du foyer en ce moment. — Mon ami, avec qui elle dansait, répondit ; ce fut une querelle ; on les emmena au poste. — Nous étions

gris, nous avons voulu employer la violence; on garda la pauvre fille. Quand elle eut repris son sangfroid, on lui dit qu'elle allait être conduite à la préfecture de police. — Elle ne se plaignit pas, elle demanda seulement la permission de monter chez elle, disant qu'elle ne pouvait se présenter chez un magistrat en débardeur. On l'accompagna en fiacre. Elle pria les agens d'attendre cinq minutes, afin qu'elle eut le temps d'écrire un mot à sa mère et à moi, et de se changer. — Ces messieurs s'impatientaient, ils frappèrent. — Entrez, dit-elle. En ouvrant la porte, ils la virent disparaître par la fenêtre, puis ils entendirent un corps tomber sur le pavé; ils trouvèrent deux lettres, on me remit celle-ci; et il la lut en pleurant :

« Mon pauvre ami, je vais faire un
» saut bien pénible à mon âge, je n'ai pas
» vingt ans. Ce n'est pas la vie que je re-
» grette, c'est toi. — Ce n'est pas de la
» mort que j'ai peur, c'est de me défigurer
» sans me tuer; tu ne m'aimerais plus.
» Fais-moi enterrer, si ma tête n'est pas
» mutilée, embrasse-moi. — Je suis fille
» inscrite depuis deux ans que je suis avec
» toi, je te l'ai caché; j'avais si peur de te
» déplaire; je me suis soustraite au régle-
» ment, — j'ai été prise hier; j'aurai payé
» tout à la fois. J'aime mieux rendre mon
» corps à la terre que d'aller quelques
» mois à Saint-Lazare. Tu me plaindras;
» tu m'aurais méprisée. Ne me regrette
» pas plus que je ne vaux, mais ne m'ou-
» blie pas trop vite. — Adieu! »

— Et elle s'est tuée! dis-je, émue jusqu'au cœur.

— Non; elle s'est cassée les deux jambes; elle sera estropiée toute sa vie; mais j'en aurai soin, je ne la quitterai jamais.

J'avais envie de l'embrasser; je lui donnai une bonne poignée de main, en lui disant : vous êtes un brave garçon, embrassez-la pour moi.

Il me quitta. Je regardais autour de moi tout effrayée, car j'étais dans la même position qu'elle. Je trouvais Angéline heureuse plus heureuse que moi. Après un pareil malheur, il était impossible qu'elle n'obtînt pas d'être rayée, tandis que moi,

je n'avais pas l'espérance d'atteindre de bien longtemps ce but de tous mes désirs.

Je n'avais pu me résigner à retourner à la Préfecture, au milieu de toutes ces femmes qui sont tenues de se représenter toutes les quinzaines, sous peine d'être punies. Il y avait plusieurs mois que je n'y avais paru. J'étais en contravention ; on aurait eu le droit de m'arrêter partout où l'on m'aurait trouvée. J'étais dans cette position de ne marcher qu'en tremblant. Je ne passais jamais sur les boulevards ; le quartier Montmartre étant rempli de femmes, la surveillance y était plus active qu'ailleurs. Chaque fois qu'un homme me regardait je croyais voir un inspecteur des

mœurs; je courais de toutes mes forces, mon cœur battait. Cette vie, toujours dominée par le sentiment de la peur, était atroce. Je n'osais sortir à pied la nuit. Un soir, on me vola ma montre. J'y tenais beaucoup; du jour où je l'avais eue, je me croyais en possession de richesses du Pérou : eh bien! dans la crainte d'être obligée à dire mon nom, je n'osai faire ma déclaration.

En entrant à Beaumarchais, je m'étais crue sauvée. Je m'imaginais que j'allais avoir un état, gagner de l'argent. C'était encore une illusion. On m'avait reçue les bras ouverts; on me faisait jouer et danser tous les soirs, mais... on ne me donnait pas d'appointements.

Je demandai si cela irait ainsi longtemps? on me répondit que non, que le théâtre allait fermer.

Ce fut pour moi un véritable coup de foudre. La misère, à laquelle je me flattais d'avoir échappé, allait revenir, plus menaçante, frapper à ma porte.

Un hasard me tira de ce mauvais pas.

Un jour où je me sentais encore plus triste qu'à l'ordinaire, le désœuvrement conduisit mes pas chez une marchande à la toilette de ma connaissance, qui demeurait faubourg du temple, n° 16.

Le malheur rend communicatif; je lui racontai mes peines.

Il y avait chez elle un homme âgé, les cheveux gris, l'œil enfoncé, le nez courbé, des lunettes d'argent, des diamants pleins les doigts, grand, maigre, mais bien droit et l'air vigoureux. C'était le propriétaire de la maison.

Ce monsieur paraissait m'écouter avec intérêt, et me regardait surtout avec une attention dont je me demandais la cause, sans la deviner.

— Je crois, mademoiselle, me dit-il, après m'avoir bien considérée, que je suis à même de vous offrir un emploi plus avantageux que celui que vous allez perdre à Beaumarchais; je cherche des écuyères pour l'Hippodrome.

Il nous faut des femmes jeunes et élégantes.

— Oh! me dit madame Alphonse, voilà votre affaire. — Vous ayez de l'adresse et du courage, vous apprendrez bien vite à monter à cheval. On va ouvrir un hippodrome magnifique, barrière de l'Étoile. Vous serez bien payée.

Je demandai combien je gagnerais.

— Cela dépendra de vos dispositions et de ce que vous saurez faire. Dès à présent je puis vous donner cent francs par mois, et je vous montrerai moi-même.

— Ma foi! dis-je, c'est bien tentant; et vous me ferez un engagement?

— Tout de suite, si vous voulez.

— Je préférerais le théâtre, mais gagner cent francs par mois ! cela vaut la peine d'y songer..... D'ailleurs, je vous préviens que je mettrai tant d'ardeur que vous serez forcé de m'augmenter l'année prochaine. Eh bien, j'ai réfléchi : c'est fait. — A quand ma première leçon?

— La semaine prochaine, si vous voulez. Dès demain, je vous présenterai à mon fils.

Il sortit, en ayant soin de prendre mon adresse.

Quand il fut parti, madame Alphonse me dit :

— Vous avez joliment bien fait de saisir la balle au bond; vous y gagnerez toujours une chose, c'est d'apprendre à monter à cheval avec le premier maître d'équitation de Paris. C'est un homme bien remarquable que M. Laurent Franconi; personne ne le remplacera. Il vous fera faire en un mois ce qu'un autre ne vous ferait pas faire en un an.

Tout fut arrangé et signé le lendemain. Ma pièce finissait à Beaumarchais, je quittai le théâtre.

On dit qu'un malheur n'arrive jamais seul; je crois qu'il en est de même des bonheurs de la vie. — Je me sentais toute joyeuse; je courus chez Lise avec un heu-

reux pressentiment. Il ne me trompait pas, elle était revenue ; on l'avait mise en liberté la veille au soir. Elle était si honteuse qu'elle ne voulait voir personne. Je pensai que cette consigne n'était pas pour moi ; je montai au deuxième : elle était dans une toute petite chambre, sur la cour. La clé était sur la porte, j'entrai sans frapper. Je la trouvai étendue sur une petite couchette en bois peint, ses bras le long de son corps, la figure tirée, les yeux bordés d'un cercle noir. Elle râlait plutôt qu'elle ne respirait ; je lui pris la main : cette main était froide.

— Lise ! lui dis-je doucement.

Elle ouvrit les yeux et me regarda sans me voir, car elle me demanda :

— Qui est là ?

— C'est moi, lui dis-je ; pardon de t'avoir réveillée ; mais ton sommeil paraissait pénible.

— Ah ! ma chère Céleste, me dit-elle, je sais que tu es venue bien des fois ; j'aurais dû aller chez toi, je n'en ai pas eu le courage ; je suis brisée. Tu n'as pas pensé que j'avais volé, n'est-ce pas? me dit-elle avec des yeux égarés et en me secouant le bras.

— Non, puisque je suis là. Mais conte-moi ce qui s'est passé, car c'est un rêve.

— Oh ! me dit-elle, un mauvais rêve

Tu sais comme je fus emmenée; on visita mes papiers, et on ne trouva rien qui pût faire croire que je fusse complice de ces hommes. — Depuis quelque temps on se plaignait que des envois d'argent faits par la poste n'arrivaient pas; on faisait des réclamations, des recherches, impossible de découvrir les coupables. Il y a un mois environ, un jeune homme se présenta pour toucher un mandat dans un bureau de poste. Il y avait là un monsieur qui, attendant de l'argent, venait faire une réclamation. Ce monsieur entendit prononcer son nom, et fut tout surpris de voir le jeune homme signer pour lui et tenir dans sa main la lettre d'avis que lui s'étonnait de n'avoir pas reçue. On fit arrêter ce jeune homme, on le fouilla; il

avait plusieurs lettres chargées décachetées, portant différentes adresses. D'abord, il ne voulut pas répondre, dire qui il était ; mais il finit par tout avouer : c'était une association. Ils étaient sept ou huit. Ils avaient un employé à la poste ; chaque fois qu'une lettre était chargée, cet employé la volait, et alors les associés allaient faire les recouvrements. En dehors de ces vols, qui étaient très importants, ils faisaient un tort considérable au commerce, car, lorsque les lettres contenaient des valeurs qu'ils ne pouvaient pas toucher, ils les brûlaient.

Tu as deviné qui était l'employé de la poste ; tu comprends quel soupçon ont eu les juges. On a cru que j'étais complice !

Une adresse, une lettre oubliée chez moi, dont je n'aurais pas eu connaissance, et j'étais perdue!

Il m'a défendue, il paraît, tant qu'il a pu. Le magistrat qui m'a interrogée me disait toujours : — « Mais enfin, c'est pour vous qu'il l'a fait. » — Je lui répondais : « Cela est possible, et j'en suis assez malheureuse; mais je ne me doutais de rien. » On est forte, va, quand on a pour soi l'innocence et la vérité.

On a rapproché des dates, et l'on a vu que longtemps avant de me connaître il faisait déjà les mêmes soustractions. C'est une affaire bien lamentable. Son père est un des personnages les plus importants

de Toulouse, et le premier parmi les plus honorables. On a reconnu mon innocence et on m'a renvoyée ! mais je n'en suis pas moins perdue. Que vais-je devenir ? Je n'oserai plus me montrer !

— Il ne faut pas ainsi se décourager ; tu n'es pas coupable ; reste chez toi quelque temps, ne te montre pas, cela s'oubliera.

Elle hocha la tête d'un air d'incrédulité.

— Et toi, me dit-elle, que fais-tu ?

— J'ai quitté le théâtre, j'entre à l'Hippodrome.

— Ah! me dit-elle, j'aimerais bien monter à cheval.

— Eh bien, veux-tu entrer à l'Hippodrome avec moi? Rien n'est plus facile; j'en parlerai à M. Franconi.

Elle sourit tristement.

— Non, non, me dit-elle, ne parle pas de moi.

On frappa à la porte. Elle se cacha dans les rideaux et me dit :

— Je ne veux voir personne.

J'ouvris la porte. C'était un grand jeune homme blond; il n'avait pas de barbe;

sans être joli garçon, sa figure était agréable, surtout très douce.

— Peut-on voir Louise? me demanda-t-il presque bas.

— Oh! c'est toi, Camille; — entre, dit Lise, avant que j'aie eu le temps de répondre; et elle l'embrassa bruyamment sur les joues. Camille, *c'est* personne, me dit Lise en riant.

— Non, dit le jeune homme, je ne suis rien, et je le regrette, car tu ne serais pas là.

— Nous verrons cela plus tard, dit Lise en lui serrant la main.

— J'ai eu bien peur, lui dit-il. Enfin, tu

es libre ; je pars, mon tuteur m'attend, je reviendrai bientôt. Et je l'entendis sauter l'escalier quatre à quatre, comme un écolier.

— Quel est donc ce jeune homme? demandai-je à Lise.

— C'est presque un enfant, car il a dix-neuf ans d'âge, douze ans de raison ; il en convient lui-même. Depuis quatre mois, il me répète tous les jours : Vois-tu, Lise, je ne t'aime pas comme tout le monde. Si je voulais, peut-être qu'en te priant bien je pourrais t'avoir ; eh bien ! je ne veux pas, je ne serai que ton ami ; je souffrirais trop de te partager. A ma majorité, j'aurai une grande fortune, alors tu seras à

moi tout entière, je t'emmènerai bien loin, je te rendrai si heureuse que tu ne regretteras pas ta vie passée!

— Mais, est-il vrai qu'il aura de la fortune? Prends bien garde maintenant aux aventuriers : cela ne me paraît pas clair.

— Oh! il n'y a pas de danger; c'est le fils d'un commerçant immensément riche. Son père, en mourant, l'a confié aux soins d'un tuteur, qui ne lui rendra ses comptes qu'à vingt-un ans.

— Eh bien! te voilà sûre de l'avenir. Je voudrais bien en dire autant.

— Est-ce que tu crois cela? me dit-elle

en se levant. Il m'aura oubliée depuis longtemps, ou bien je serai morte.

Elle se frappa la poitrine, toussa et me it :

— Entends-tu ? je sens le sapin.

— Allons ! tu es folle avec tes idées ; tu vivras plus que moi, et, dans ma famille, on va à cent ans. Je te quitte ; je viendrai te voir dans le courant de la semaine.

Je partis bien joyeuse.

Lise était libre! et j'avais douze cents francs d'appointements !

XIII

L'Hippodrome.

Ce n'était pas tout d'avoir le titre d'écuyère. Il fallait apprendre mon métier. L'équitation et les fantaisies équestres ne s'improvisent pas plus qu'autre chose.

Je travaillais avec une ardeur extrême. Je prenais jusqu'à deux et trois leçons par jour, toutes accompagnées d'une heure de trot à la française. Dans le commencement, je fus très fatiguée; je crachais le sang, mais cela ne m'arrêtait pas.

J'étais obligée de négliger beaucoup mes amis. Brididi fut celui qui en souffrit le plus, car il m'avait prise en grande affection.

Lorsque je l'avais vu se monter un peu trop la tête pour moi, après nos communs triomphes à Mabille, j'avais pensé que le meilleur moyen de le guérir était de lui

faire confidence des sentiments que j'éprouvais pour un autre. Ce moyen n'était peut-être pas bien bon : d'abord, M. Brididi ne se découragea pas aussi complétement que j'aurais pensé qu'il le ferait, et puis, comme je l'avais mis au courant des affaires de mon cœur, il profita assez adroitement de ma rupture avec Adolphe.

Au moment de mon entrée à l'Hippodrome, il me faisait encore une cour très vive.

On venait de faire une chanson sur Pomaré. On l'attribuait à un homme de beaucoup d'esprit, à l'auteur de la *Chasse*

aux Hanetons. C'était sur l'air de la valse de Rosita.

O Pomaré, ma jeune et folle reine,
Garde longtemps la verve qui t'entraîne,
Sois du cancan toujours la souveraine
Et que Chicard pâlisse à ton regard!
Paré de fleurs, ton trône chez Mabille
A pour soutiens tous nos joyeux viveurs.
Mieux vaut cent fois régner là que sur l'île
Où vont cesser de briller nos couleurs.

et cinquante autres vers, que j'ai oubliés.

J'avais mes poètes. Brididi m'envoya une épître en vers. Malheureusement, il dansait mieux qu'il ne chantait. En me rappelant ces vers, je m'aperçois qu'ils sont trop en désaccord avec la mesure pour que j'ose

les reproduire ici. Dans ces vers, M. Brididi parlait comme parlent tous les amoureux. Il me reprochait de ne pas l'aimer autant qu'il m'aimait, et finissait par un trait qui, je l'avoue, me parut alors charmant. Il me disait que j'étais pour lui ce qu'était Lise à Béranger.

Mon service à l'Hippodrome m'éloigna du monde où je l'avais rencontré. Je fis comme Lise, je fus infidèle; mais je lui ai toujours gardé un bon souvenir.

Enfin le grand jour arriva; mon professeur était content de moi. Je devais, le jour d'ouverture, paraître dans trois exercices. Le premier était une promenade au pas, qu'on appelait marche; le second

une course de vitesse; le troisième, une chasse au cerf.

Ceux qui ont assisté à l'ouverture de l'Hippodrome pourront encore se souvenir que ce fut là la partie comique de la représentation.

J'entrai dans l'arène, première d'une colonne de quatre chevaux. J'avais un costume à la juive, comme toutes les écuyères. J'entendais circuler mon nom : — Où est Mogador? — Oh! voilà Mogador! Je crus qu'on allait me siffler ou me dire des choses désagréables, car chacun faisait ses réflexions tout haut.

Il y avait bien huit mille personnes. On était les uns sur les autres; c'était un

coup d'œil magnifique. Tout ce qu'il y avait d'élégant à Paris était là. Ces costumes neufs, cette salle fraîche étaient d'un merveilleux effet.

Le soleil qui, ce jour-là, étincelait sur le clinquant, réchauffa les cœurs, d'abord un peu froids d'émotion, et disposa bien le public qui, à cette première sortie, applaudit à outrance.

Deux ou trois exercices entrèrent avant ma seconde apparition. — J'étais à cheval une demi-heure d'avance. — Nous n'étions que cinq cette fois pour entrer. Je tremblais à ne pouvoir tenir mon cheval : Mon Dieu! me disais-je, je ne puis plus me tenir, je vais tomber! Et je me ployais

en avant, quand je sentis quelque chose me cingler le dos, et j'entendis M. Laurent me dire :

— Est-ce que vous allez vous tenir comme cela; redressez-vous donc, s'il vous plaît?

Je me jetai en arrière.

— Bon! vous voilà comme un manche à balai, me dit-il, — enfoncez-vous dans votre selle; le corps droit, sans raideur; les coudes au corps, la tête en face; serrez les doigts sans dureté... bien! et n'ayez pas peur, vous avez un bon cheval.

Il lui frappa sur le cou; puis, passant près d'un monsieur, il lui dit :

— Ah ! c'est que celle-là, c'est mon élève; elle va bien, mais il n'y a que deux mois qu'elle apprend.

Ce compliment me fit plaisir, mais ne put empêcher mon cœur de battre à m'étouffer. — Le rideau s'ouvrit! — Dans la crainte que l'on ne pût dire que j'avais l'air effronté, je baissais les yeux à en loucher.

Arrivées au but, on nous rangea en ligne, et on nous cria : partez ! — Mon cheval m'emporta comme le vent, — la respiration me manqua ; je me couchais sur son cou, comme font les jockeys ; je lui fis un appel de la voix, il se lança plus fort... J'allais passer mes compagnes, peut-être gagner la course! cette idée me trans-

porta; je jetai mon cheval sur la corde dans un tournant... je coupai celle qui me serrait de plus près, je la passai! je fus si contente, que dans la crainte de voir une autre gagner sur moi, je fermai les yeux, je rendis tout à mon cheval et je lui appliquai l'éperon dans le flanc gauche. — J'entendais dire : elle a gagné! — applaudir! — Je serrais les genoux davantage. Je fis un tour de plus; on m'arrêta pour me donner le bouquet, j'avais gagné! — La France était à moi... je marchais en avant des autres, on m'applaudissait. Mon cheval, qui avait été attaqué durement, faisait mille gambades que je suivais avec assez de souplesse pour qu'aux bravos se joignissent des compliments sur ma tenue à cheval. J'étais radieuse en rentrant.

Mon professeur partageait ma joie. — Une fois descendue, mes compagnes me cherchèrent querelle; elles prétendaient que j'avais manqué les renverser, que l'on ne devait pas couper..... je crois qu'elles avaient raison, mais je les envoyai promener. — Je regardai mon cheval, il avait une tache de sang au côté; je lui en demandai tous les pardons du monde... je lui montrai mon bouquet et lui donnai des raisons que je lui fis comprendre avec force morceaux de sucre.

J'allai m'habiller pour la chasse; j'avais un joli costume, et j'étais, j'en conviens, assez contente de moi. — Je montais un cheval d'école qu'on appelait Aboukir, que je faisais caracoler le plus que je pouvais.

On lâcha le cerf. — Je prenais mon rôle au sérieux et je riais avec les seigneurs qui étaient rangés au milieu, en attendant que les piqueurs et valets de chiens eussent lancé et découplé les chiens.

Cette chasse eut un genre de succès auquel n'avaient certainement pas songé les organisateurs de la fête. Quand les chiens, qu'on tenait enfermés depuis plusieurs jours, se virent en liberté, au lieu de s'élancer sur les traces du cerf, ils se mirent à courir de droite et de gauche, en commettant des actes d'inconvenance dont le bas de nos robes et les jambes de nos chevaux portèrent la trace. Le public parisien, qui voit tout et qui s'amuse de tout,

s'aperçut tout de suite du contre-temps qui faisait le désespoir des piqueurs.

On riait à se tordre. Enfin, on mit le cerf à la piste, et les chiens sur la voie. — Le cerf fatigué revint sur ses pas à travers les chiens. Ce fut lui qui les courut. On applaudit plus fort que jamais.

Je sortis après la représentation, plus triomphante qu'un général vainqueur dans une grande bataille. Je tenais mon bouquet dans mes bras pour que tout le monde le vît bien.

Rentrée chez moi, je priai mon portier de mettre l'écriteau, — je ne pouvais demeurer si loin ; le lendemain je trouvai un petit appartement, faubourg Saint-Ho-

noré, n° 1, au cinquième; il y avait une chambre à deux fenêtres sur le devant, une chambre sur le derrière, et une cuisine. Je fus assez heureuse pour sous-louer de suite le logement que je quittais et je pus déménager. J'abandonnai ce quartier avec plaisir; il me semblait que je respirerais plus tranquillement dans celui où j'allais. — Je m'arrangeai un petit jardin sur la gouttière qui avançait d'un pied.

Le genre de vie que j'avais adopté me mettait forcément en contact avec un grand nombre de femmes. Moins par goût que par nécessité, mon existence ressemblait à un kaleidoscope. Les courtisanes sont comme le Juif-Errant, il ne leur est

pas permis de s'arrêter. J'avais cessé de voir Denise et Marie. Elles n'avaient pas une existence plus morale que la mienne; mais elles étaient lancées dans d'autres tourbillons. J'avais chaque jour, non pas de nouvelles amies, mais des relations nouvelles.

Je composerais plusieurs volumes avec les portraits et les caractères des femmes qui passèrent à côté de moi dans la vie; mais je me restreins autant que je le puis, ne m'attachant qu'aux souvenirs qui me paraissent présenter quelque originalité, ou qui sont nécessaires à la suite de mon récit.

J'avais connu, au moment le plus mal-

heureux de ma vie, une grande fille qui n'était ni blonde ni brune, ni belle ni laide, ni bonne ni méchante; elle avait été brunisseuse et balayeuse et avait quitté le balai pour les amours; elle prenait la route la plus misérable! Je lui donnai un conseil que j'ai toujours pratiqué pour moi-même.

Je ne cherche pas, on peut m'en croire, à me tromper moi-même. Je sais que le vice élégant est toujours le vice. Mais j'ai toujours pensé que, même en faisant le mal, il y avait avantage à rechercher la société des hommes bien élevés. Le mieux serait d'être sage, mais, quand on ne l'est pas, il est préférable d'être la maîtresse d'un grand seigneur que d'un parvenu, d'un

homme de bon goût que d'un malôtru, d'un homme d'esprit que d'un sot. J'ai gagné à cette délicatesse, de pouvoir, malgré ma déchéance morale, goûter les plaisirs de l'esprit, les jouissances des arts, et de remonter parmi les sommités de chaque société, des chances heureuses et des amitiés durables, survivant à de trop faciles amours.

La femme à qui j'avais donné ce conseil sut le mettre profit. Elle rencontra dans le monde un vieux boyard qui, lui trouvant le cou et les bras trop long, les lui couvrit de diamants, pour cacher cette difformité.

Elle me rencontra, et, sous prétexte que nous étions voisines, me fit monter chez

elle, et passa la journée à me montrer ses richesses avec tant de : Tu voudrais bien cela, hein? — Si tu avais cela! — que j'avais le cœur tout gros, sans savoir pourquoi. Elle avait une grande passion pour les artistes et passait toutes ses soirées dans les petits théâtres, se laissant tour-à-tour enflammer par un comique, un amoureux, un traître; elle n'était généreuse que pour les arts. On dit qu'elle faisait tomber un diamant de son bracelet, chez beaucoup de ses préférés.

Elle m'engagea à dîner avec elle et à aller au spectacle le soir; elle me dit qu'elle allait me prêter un châle, dans la crainte que je n'eusse froid. Cette attention me toucha, et je me dis : Décidé-

ment, c'est une bonne fille! — Je fus bien vite détrompée. Elle ne pouvait aller au théâtre seule, il lui fallait une compagne; elle ne pouvait mettre tous ses châles à la fois, il lui fallait un mannequin. En voici la preuve :

Elle me fit dîner dans un petit restaurant, boulevard du Temple. Il y avait beaucoup d'acteurs, ils vinrent auprès de nous. On nous servit le potage. Je me disposais à manger, lorsque, m'arrêtant le bras, elle me dit, de cette voix braillarde, dont ne manqueront pas de se souvenir ceux qui la reconnaîtront au portrait que j'en fais : — « Prends garde, tu vas tacher mon châle ! » — Je devins pourpre. C'était uniquement pour cela qu'elle me l'avait

prêté. — Je vous laisse à penser si ma reconnaissance s'envola.

Elle n'en persista pas moins à me poursuivre de ses offres d'intimité. Il lui vint même, pour mieux colorer cette intimité aux yeux du monde dans lequel nous vivions, l'idée la plus folle et la plus excentrique, ce fut de me faire passer pour *sa sœur*; elle me pria de dire comme elle, parce que, dit-elle, son boyard lui permettrait plus facilement de sortir avec moi.

En réalité, elle s'accrochait à moi parce qu'elle pressentait que j'acquerrais dans la galanterie une certaine célébrité, et puis, je m'appelais Mogador.

Un surnom, comme M. Véron le fait remarquer avec beaucoup de finesse d'observation dans les *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, un surnom, pour des femmes comme nous, est une fortune.

A quelques jours de là, *ma sœur* me proposa de l'accompagner dans une soirée d'artistes. J'étais dans la même position : je n'avais rien de ce qu'il me fallait. Elle mit généreusement toute sa garde-robe à ma disposition. Je refusai, me rappelant de : Prends garde de tacher mon châle. — Mais il lui fallait un bras à tout prix. — Elle eut cette fois, pour vaincre ma résistance, recours à un petit stratagème, auquel j'eus la bonhomie de me laisser prendre. Elle m'acheta ce dont j'avais be-

soin, et me dit : — « Tiens, tout cela est à toi. » — Je crus naturellement qu'elle me le donnait : une parure de fleurs de cinquante francs, des gants longs, une voiture louée pour la nuit. — Voilà des dépenses que je ne me serais jamais permises.

Je la remerciai de sa munificence.

— Bon ! bon ! me disait-elle, tu me remercieras plus tard.

Quelques jours après, elle me remettait une note de cent francs. Je n'ai jamais, je crois, fait pareille figure depuis ; j'avais à peine de quoi vivre et payer mes meubles. Je la fis attendre ; elle se fâcha et me fit des scènes devant tout le monde. — Je lui

donnai cent sous ou dix francs que j'avais dans ma poche.

Un jour, j'étais au théâtre, dans une loge où il y avait six personnes ; elle se fit ouvrir, et me dit tout haut : « Dis donc, toi, quand donc me paieras-tu ? » — Je n'avais rien sur moi ce jour-là. — Une des personnes me demanda combien je lui devais et acquitta ma dette.

A partir de ce moment, on le comprend, du reste, il y eut entre nous une rupture complète.

Elle s'en allait disant partout : Je suis fâchée avec *ma sœur*. Et nous restâmes longtemps brouillées, à son grand re-

gret, car je commençais à faire pas mal de bruit.

J'avais appris de nouveaux exercices à l'Hippodrome. Il y avait surtout une course de haies qui faillit me coûter cher. Je montais une jolie jument alezane d'une vigueur incroyable, elle tremblait une heure avant d'entrer; quand on ouvrait la barrière, elle était déjà en nage. Un jour, elle s'était gonflée pendant qu'on la sellait; on oublia de la visiter au départ; une fois lancée, je me sentis tourner; je voulais m'arrêter, mais j'étais devant une haie; elle sauta. Je tâchai de m'élancer de côté pour ne pas être traînée sous ses pieds; je fus tomber sur la piste, en dehors de la haie. J'allais me relever, quand

je vis les pieds des chevaux sur ma tête. Tous ceux qui arrivèrent derrière moi me sautèrent avec la haie.

Ces quelques secondes furent pénibles pour moi et pour les spectateurs. J'avais le pied foulé; ma jument, en se sauvant, m'avait atteinte; mais je n'avais rien de cassé; la douleur n'était rien pour moi. Je demandai mon cheval, et je remontai devant le public qui m'en sut un gré infini, et me le prouva en m'applaudissant de toutes ses forces.

Ce genre de spectacle avait alors l'attrait de la nouveauté.

Il n'était bruit que de notre courage, on luttait vraiment avec une imprudence ef-

frayante. Les spectateurs criaient souvent : Assez ! assez ! On ne voulait rien entendre, et c'est incroyable la chance qu'on avait. Il y avait tous les jours des accidents où l'on aurait dû trouver la mort, eh bien, on en était quitte pour quelques contusions. Je pouvais avoir la tête ou les côtes cassées ; je restai huit jours sur ma chaise, et je recommençai, plus enragée que jamais.

Ces périls, du reste, n'étaient pas les seuls auxquels je fus exposée à ce moment de ma vie.

Il y avait un danger bien autrement à redouter pour moi, dans le nombre toujours croissant de mes adorateurs. A Paris, dès

qu'une femme est en évidence, si elle n'est pas protégée par une réputation de vertu intraitable, tout le monde se met sur les rangs. Il y a des jeunes femmes qui, par bonté ou par bêtise, se croient obligées de répondre à toutes les avances qu'on leur fait. Elles sont perdues en quelques mois. L'abandon et le mépris ne tardent pas à suivre un enivrement passager. Je n'étais ni assez bonne, ni assez bête pour me prodiguer à ce point; j'avais, heureusement pour moi, compris tout de suite que la galanterie est comme la guerre, où pour remporter la victoire, il est bon d'employer la tactique. J'avais, d'ailleurs, deux défauts de caractère qui m'ont beaucoup servi pour me défendre. J'ai toujours été capricieuse et hautaine. Personne, parmi les

femmes disposées à dire souvent *oui*, n'éprouve plus de plaisir que moi à dire *non*. Aussi, les hommes qui ont le plus obtenu de moi, sont ceux qui m'ont le moins demandé. Plus une femme a la réputation d'être facile, plus elle a besoin de se faire désirer. J'avais plus que toute autre besoin de réserve à cause de mon passé.

Ceux qui voulaient obtenir mes bonnes grâces ne m'expliquaient pas toujours eux-mêmes leurs vœux. La plupart, ainsi du reste que c'est d'usage dans ce monde, avaient recours à des moyens détournés, et m'envoyaient des ambassadrices. Dans une seule semaine, je reçus je ne sais combien de femmes qui venaient m'annoncer mes conquêtes, et tâcher de négocier des

traités d'alliance. J'avais à cet égard des idées bien arrêtées. Je ne voulais à aucun prix avoir de commerce avec ces femmes pour qui j'avais la plus profonde aversion. Aussi redescendaient-elles furieuses mes cinq étages. Quand elles rendaient compte de leur mission, on ne pouvait les croire, tant, je l'avoue en rougissant, la conquête de Mogador semblait facile.

Je n'eus qu'à me féliciter du parti que j'avais pris. L'opinion changea à mon égard. On ne cessa pas de me faire la cour, mais on y mit plus de délicatesse, et l'on me laissa le temps de respirer et de choisir.

Ici encore, je retrouve un souvenir de *ma sœur.*

Depuis que je refusais de la voir, il lui était passé une autre idée par la tête, c'était de me donner un amant de sa main. Un jeune baron plus ou moins Allemand, qui avait une charge à la cour de..., était au nombre de ceux dont j'avais si mal reçu les plénipotentiaires. Il raconta sa défaite à *ma sœur*.

— Présentez-vous de ma part, lui dit-elle avec son aplomb ordinaire, — vous êtes sûr d'un excellent accueil.

Il le crut et vint chez moi, convaincu qu'il se présentait sous les meilleurs auspices.

C'était un homme de trente à trente-

cinq ans, blond, assez grand, assez joli garçon, l'air doux et distingué.

Il tombait mal ; j'avais encore les fleurs sur le cœur ; mais il s'en tira en homme d'esprit. Devinant sur-le-champ mes véritables sentiments pour ma chère sœur, il m'avoua qu'il ne pouvait pas la souffrir, et il m'en dit tant de mal que je finis par l'écouter.

— A votre tour maintenant, me dit-il.

J'avais bien aussi quelques méchancetés qui ne demandaient qu'à s'évaporer en paroles. Notre entretien se prolongea. La médisance aidant, le baron emporta la permission de revenir.

Il en profita plusieurs fois. Il avait beaucoup d'esprit ; l'esprit est la plus irrésistible des séductions. Il est donc possible qu'une fois encore j'aurais cédé malgré moi à l'influence indirecte de ma sœur. Mais le baron fut brusquement rappelé en Hollande par un ordre.

Je repris mon service à l'Hippodrome.

Les jeunes gens à la mode, ou ceux qui aspiraient à le devenir, avaient leurs entrées du côté des écuries ; c'est là que chacune de nous avaient ses prôneurs, ses partisans, ses enthousiastes. Il y en avait un qui s'occupait de moi avec une persévérance acharnée. C'était un jeune homme brun, mince, très recherché dans sa toi-

lette. Il me regardait constamment avec de grands beaux yeux noirs, qui, sans avoir d'esprit, exprimaient assez bien ce qu'ils voulaient faire comprendre. Il n'avait jamais osé me parler.

Je demandai à une de mes amies :

— Qui est donc ce jeune homme qui me suit partout et qui se trouve mal quand je fais un faux pas ?

— Ma chère, me répondit Hermance, une jolie petite Anglaise qui avait une perruque, — c'est le fils d'un pharmacien.

— Ah! lui dis-je, c'est dommage, il est gentil.

— Si tu ne l'aides pas un peu, me dit un

autre, il n'osera jamais te parler; il est très riche; son père est un grand fabricant de locomotives.

— Bon ! tout à l'heure c'était un pharmacien... il faudrait vous entendre.

Je montai à cheval et j'entrai dans l'arène. — Il me sembla que ma selle n'était pas solide, je m'arrêtai devant la grande loge. Pendant qu'on sanglait mon cheval, j'entendis un bruit confus de compliments toujours agréables pour l'oreille d'une femme. J'oubliai ma chute de la dernière fois et me promis de gagner cette course, si je pouvais. Je poussai ma jument, j'arrivai la première d'une demi-tête de cheval. Quand je revins aux écuries, je vis mon

amoureux tout pâle; ses yeux étaient si brillants que je les crus pleins de larmes; il vint à moi et me dit :

— Oh! que vous m'avez fait peur! je me suis figuré vous voir tomber dix fois.

J'eus la malheureuse idée de lui répondre qu'il était mille fois trop bon.

A partir de ce moment, il me fut impossible de m'en défaire; la glace était rompue; il me suivit jusqu'à la porte de ma loge que je lui fermai au nez.

Il vint me voir le lendemain, sans que je le lui aie permis; il finit par ne plus bouger de chez moi; il était bête à manger du foin, mais si bon garçon, si obligeant, sur-

tout si amoureux, que j'étais souvent tentée d'être indulgente, malgré ma répugnance pour les gens stupides.

Il se nommait Léon. On comprend, sans que je m'en explique, la délicatesse qui m'empêche d'ajouter les noms de famille aux prénoms. Il y a des secrets que tout le monde ne doit pas savoir. Permis aux curieux de chercher, aux habiles de deviner.

J'étais devenue bonne écuyère.

Je fis une demande au préfet pour obtenir ma liberté. On me fit venir, me disant qu'il n'y avait pas assez longtemps, que si l'Hippodrome fermait, je n'avais aucun moyen d'existence. Je rentrai chez

moi tout en larmes et toute découragée. Il vint encore des femmes m'apporter des propositions plus brillantes que celles que j'avais reçues d'abord. Je crus ces femmes envoyées de la police et les reçus plus mal que les premières.

J'étais allée un soir au Ranelagh avec une de mes camarades de l'Hippodrome qui se nommait Angèle; nous causions assises dans un coin de la salle. Une marchande de fleurs vint m'apporter des roses magnifiques.

— De la part de ces messieurs, me dit-elle, en me montrant deux hommes assis à quelques pas de nous, tous deux petits; l'un blond, insignifiant de figure, il aurait eu l'air commun, s'il n'avait eu un

petit pied long comme ma main. L'autre était joli garçon, plus jeune et effronté comme un page.

J'avais envie, pour les faire enrager, de refuser les fleurs.

— Es-tu folle! me dit Angèle; gardons-les. Tu ne vois donc pas comme elles sont belles.

Je ne répondis rien. Je laissai les fleurs sur une chaise devant moi, sans regarder ceux qui me les avaient envoyées.

Ils s'approchèrent de nous. Le plus jeune des deux prit la parole, et s'adressant à moi :

— Ah! vous aimez les fleurs; je suis

fâché de vous en offrir de si laides; si vous le permettez, je vous en enverrai d'autres.

Je répondis par un petit signe de tête et par une petite moue qui voulaient dire: je vous remercie des premières, mais je ne recevrai pas les secondes.

— Je vois, mademoiselle, que vous n'aimez pas causer; c'est quelquefois une preuve d'esprit.

Et il se rapprocha de moi, si près qu'il mit sa chaise sur ma robe; je le lui fis remarquer en le priant de s'éloigner.

— Non, me dit-il, je l'ai déjà abîmée, je vous en enverrai une autre.

Son ami, qui était resté debout, lui dit

quelques mots dans une langue étrangère; il lui répondit dans la même langue, et se retournant vers moi :

— Le duc a raison, je n'ai pas le droit de vous faire la cour. — Le duc et moi, nous vous avons vue monter à cheval; nous sommes devenus amoureux tous les deux; nous avons joué à pile ou face. D'après nos conventions, le gagnant seul devait avoir le droit de se mettre sur les rangs pour obtenir vos bonnes grâces. J'ai perdu ; le duc vous a envoyé une de ses amies que vous avez mise à la porte. Croyant qu'il avait renoncé à toute espérance, j'ai fait comme lui ; je n'ai pas été mieux reçu.

— Et cela vous a étonné?

— Oui, nous avions parié cinquante louis.

Il me dit cela d'un air si impertinent que je le pris en grippe, et que je songeai tout de suite à me venger.

— Assurément, monsieur, lui dis-je, il n'y a pas de distraction plus innocente que celle-là. Pour que l'enjeu eût un intérêt pour vous, il aurait fallu vous assurer de mon consentement, et c'est une condition qui aurait toujours manqué à votre pari. Je vous avouerai même, si j'avais été absolument obligée de faire un choix, je crois que j'aurais été de l'avis du sort.

Je ne réfléchissais pas que, pour lui dire une chose désagréable, je faisais une véritable déclaration à son ami.

Ce dernier s'en aperçut et parut m'en savoir beaucoup de gré. Poli, mais grave et taciturne, il formait en tous points avec l'autre un contraste complet. Peut-être était-il arrêté par la difficulté du langage, car il parlait le français avec un accent méridional prononcé ; mais j'avais la tête montée, et pour faire enrager son ami, je fis seule les frais de la conversation.

Le duc me demanda la permission de venir me voir ; je la lui accordai en appuyant bien haut sur un : « Vous me ferez grand plaisir, » qui fut à son adresse,

car l'autre petit monsieur quitta la place en disant : « Voilà ce que c'est que d'être duc et d'avoir trois cent mille livres de rentes. »

Son dépit le servait mal : cette énumération des avantages de son rival n'était guère propre à m'inspirer de l'aversion pour ma nouvelle conquête. Il en est du monde où je vivais, comme de l'autre, je crois, un beau titre et beaucoup de millions n'empêchent pas de faire la cour à une femme.

Nous restâmes seuls ; le duc devint plus causeur. Ce fut lui qui continua la conversation.

— Quel drôle de caractère a mon ami,

c'est un charmant garçon; mais il est un peu fat; il faut que tout lui cède; il a, du reste, beaucoup de succès auprès des femmes. Il croit, quand on me donne la préférence, que c'est pour ma fortune; cela m'a rendu défiant, et j'ai fini par le croire moi-même.

La provocation était directe, et quoique je n'aie jamais aimé être de l'avis d'un homme quand il s'agissait de le trouver bien, je me résignai d'assez bonne grâce à dire au duc, qu'il avait tort de douter ainsi de lui-même.

Il m'offrit son bras pour faire le tour du jardin. J'acceptai avec un double plaisir; d'abord, parce que cela flattait ma va-

nité, et ensuite, parce que c'était le moyen de continuer à faire enrager son ami, à qui j'en voulais d'avoir été si brutal. J'ai toujours détesté les gens qui prenaient avec moi des airs d'autorité.

J'éprouve, en me retraçant à moi-même les souvenirs de ma vie, un singulier effet; je suis plus heureuse à la pensée de raconter mes faiblesses, que je ne l'ai jamais été, dans l'entraînement de la jeunesse, à lá pensée de les commettre. Il faut que la décence et l'étude aient entre elles de mystérieux rapports pour réveiller ainsi la conscience endormie. A chaque instant, je suis tentée de tricher avec l'inexorable réalité ; mais je ne cède pas à la tentation, car je comprends que mon

récit perdrait tout intérêt s'il cessait d'être complètement sincère.

Ainsi, il ne m'est pas permis de me faire illusion sur le caractère de la liaison que je commençais avec le duc.

Jusqu'alors j'avais eu des amants; mais cette fois j'étais entretenue.

En effet, dans le monde de la galanterie, il y a deux espèces d'amoureux : ceux qui ont la prétention d'être aimés pour eux-mêmes, et ceux qui acceptent franchement le rôle de protecteurs.

Il est de mode de se moquer beaucoup de ces derniers. Je ne sais pas trop pourquoi. Il n'y a pas que les imbéciles qui

s'y résignent. Il y a dans le nombre des gens très spirituels et des caractères très forts. Leur calcul est très simple ; ils se disent qu'il vaut mieux compter sur la probité d'une courtisane que sur la constance, et ils ont raison. Une femme galante est souvent contrainte de faire enrager l'homme qu'elle adore ; tandis qu'elle s'efforce toujours de complaire à l'homme qu'elle trompe.

Morale à part, ma liaison avec le duc me mettait dans une position tout à fait différente... Elle me donnait mes entrées dans le grand monde... de Bohême.

Je devins trop élégante pour ne pas avoir d'ennemies; rien ne me manquait,

pas même la jalousie de mes camarades qui me déchiraient à belles dents.

Le duc n'était pas brouillé avec son ami. Je le voyais donc souvent. Il n'avait perdu ni son aplomb, ni ses espérances.

—Vous me reviendrez — me disait-il,— c'est une question de temps. Le duc ne vous gardera pas toujours.

Je lui répondais : jamais ! et je lui tins parole.

Il se consola avec Angèle.

XIV

La vie de Bohême.

Dès qu'il m'arrivait quelque chose d'heureux ou de malheureux, ma grande ressource était d'aller voir Elise, pour partager avec elle ou mes joies ou mes peines. Elle m'avait annoncé son projet

de faire un petit voyage ; mais elle devait être revenue. Sa propriétaire, qui savait notre intimité, me donna sa nouvelle adresse sous le sceau du secret, parce qu'Élise persistait à ne vouloir voir personne. Elle demeurait aux Champs-Élysées, n°107, au cinquième. Je frappe.

— Entrez ! me dit une voix bien connue.

J'ouvris la porte, et je vis mon Élise étendue sur un lit, une bougie allumée pour sa cigarette, un livre à la main.

— Tiens ! c'est toi ! Tu es gentille de venir me voir ; mais si l'autre rentre, elle va jeter de beaux cris ; elle ne peut pas te souffrir.

Je regardais la chambre ; c'était un petit ménage, mais propre.

— Chez qui es-tu donc ici ? Et je me levais pour m'en aller.

Elle me retint par ma robe.

— C'est vrai ; tu ne sais rien ; attends donc ! elle ne me mangera pas. Figure-toi qu'après mon arrestation, je n'osais pas sortir ; je ne voulais plus rester à l'hôtel. J'étais en train de me lamenter, quand on vint me dire qu'une demoiselle voulait me parler à toute force. Je crus qu'on me trompait, que c'était quelque créancier ; je grondai ma propriétaire qui redescendit rendre à l'inconnue le savon que je venais de lui donner à elle-même.

Au bout de quelques instants ma propriétaire remonta et me dit : Cette demoiselle insiste; elle a dit que quand vous sauriez son nom, vous la recevriez.

Si j'avais été debout, je serais tombée tout de mon long — c'était ma sœur! que me voulait-elle?

Immédiatement, il me vint à l'esprit que mon père était en bas, qu'il allait m'étrangler.

Je dis à la propriétaire : Fermez les portes; je ne suis pas ici. — Ah! mon Dieu! je suis perdue! — Dites que je ne la connais pas, qu'elle se trompe.

— Mais non, je ne me trompe pas —

dit Eulalie, en passant la tête par ma porte.

Je courus derrière elle; je fermai la porte, en appuyant mon corps dessus de toutes mes forces.

— Ah ça, qu'as-tu donc? me dit-elle en riant.

Je la regardais, et à travers ma terreur, je fus frappée de son élégance. J'écoutais, je n'entendis rien.

— Qu'est-ce que tu me veux? Mon père est derrière toi, n'est-ce pas? Pourquoi l'as-tu amené, mauvais cœur!

— Mon Dieu! que tu es bête! Il ne sait

pas où je suis, moi! Il ne peut donc pas me suivre ici.

— Comment, mademoiselle! votre père ne sait pas où vous êtes!... Vous vous êtes donc sauvée!

— Oui; depuis ton départ, tout allait de mal en pis; Maxime m'a emmenée; comme il n'a pas grand'chose, je suis entrée à l'Hippodrome; je gagne un peu d'argent, cela l'aide; je reste aux Champs-Élysées, 107; si tu veux venir avec moi, je t'offre la moitié de ma chambre.

Le croirais-tu? cela me fit un mal atroce de voir ma sœur perdue. J'allais lui faire de la morale, elle m'arrêta:

— Ah! me dit-elle, fiche-moi la paix. C'est pas à cause de toi que je suis partie; je serais partie tout de même; j'adore Maxime.

Je fus abasourdie; mais je n'avais pas le droit de la gronder, et d'ailleurs c'eût été parfaitement inutile.

Tu ne peux te figurer l'embarras où je me suis trouvée pour moi-même.

J'avais dans l'hôtel une assez grosse dette, et pas d'argent pour m'acquitter. On m'a gardé toutes mes affaires en paiement et je suis emmenagée ici avec deux chemises, des pantoufles et la robe que j'ai sur moi. J'ai dit que je partais pour la campagne et je ne bouge pas. Pourtant,

il faut que je sorte de cette situation. Je suis à la charge de ma sœur; elle m'a offert de venir chez elle, comme on l'offre presque toujours, mais comme toujours, elle l'a regretté. D'abord, elle n'est pas riche, et elle le serait que cela ne me ferait pas la position meilleure; elle est avare; — hier, elle m'a reproché un cahier de papier à cigarettes; nous nous sommes déjà disputée vingt fois. Après chaque scène, je prends mes deux chemises pour faire ma malle. Eulalie ne peut s'empêcher de rire et je reste, en lui promettant d'avoir de l'ordre, ce à quoi je ne peux pas m'habituer. Faut-il lui rendre cette justice qu'elle a raison... regarde cette petite chambre, comme elle est propre : il n'y a presque rien. Eh bien! c'est gentil comme

tout; elle me suit toute la journée avec une serviette pour essuyer jusqu'à la marque de mes pieds; aussi, tu vois, je reste couchée... comme cela je ne dérange rien.

Je ne pus m'empêcher de rire, car le lit, la table de nuit, la chambre entière était un vrai pillage, partout des livres, du papier à cigarettes déchiré, jeté çà et là, du tabac, de la cendre...

— Ah! mon Dieu! lui dis-je, en me levant, je me sauve... elle n'est pas aimable tous les jours, ton Eulalie. Je l'ai vue souvent à l'Hippodrome, sans savoir que c'était ta sœur, et j'ai déjà eu deux ou trois bourrasques avec elle; si elle me trouve

ici, elle est capable de me faire quelque mauvais compliment.

— Non, reste, reste encore un peu, — ce n'est pas l'heure à laquelle elle rentre; elle est chez Maxime, et puis je sais le moyen de la mettre de bonne humeur.

Et elle se mit à ranger autour d'elle, essuyant la table avec son unique robe.

— Maintenant, ouvre la fenêtre, que la fumée sorte!

— Oh! lui dis-je, tu as au moins une belle vue pour te distraire.

— Ça ne me distrait pas du tout; ça me fait mal au cœur de ne pouvoir pas

aller faire ma belle ; je m'ennuie à crier.

Je revins m'asseoir près du lit, un peu embarrassée de la proposition que je voulais lui faire, car je connaissais son caractère.

— Voyons, ma chère Lise, puisque tu t'ennuies tant ici, veux-tu en sortir ? Je te prêterai tout ce que je pourrai. Si tu veux venir chez moi, je suis à ta disposition. Je ne suis pas ta sœur, moi, je ne te ferai pas de scène.

— Non, me dit-elle, j'aime encore mieux une amie que de l'argent ; si j'étais ton obligée, ça nous fâcherait peut-être..., pas à cause de toi, je sais que tu ne me le

reprocherais point, mais à cause de moi qui serais humiliée. Je me connais, vois-tu, je ne vaux pas grand'chose ; regarde, mes sourcils se joignent sur mon nez comme une paire de petites moustaches ; on dit que c'est signe de jalousie... j'ai bien peur que le proverbe ne soit vrai. C'est plus fort que moi ; je t'aime beaucoup; mais je ne pourrais pas demeurer avec toi ; ton bonheur, si tu étais plus heureuse que moi, finirait peut-être par me faire de la peine.

Elle avait les larmes aux yeux en me disant cela ; je lui pris la main, et je lui dis :

— Tu as raison d'être franche ; rien ne

pourrait m'être plus pénible que de me fâcher avec toi, — Tiens! on monte... si c'était Eulalie.

Nous ne restâmes pas longtemps dans l'incertitude, car la porte s'ouvrit; elle parut fort étonnée de me trouver là; Pomaré perdit complètement contenance; J'en fus d'autant plus surprise que j'ai connu peu de femmes ayant l'air aussi dominateur que Pomaré! Il fallait que sa sœur eût sur elle un grand ascendant. Je fus obligée de prendre la parole la première.

Eulalie était une fille d'une taille moyenne, boulotte, la figure ordinaire, physionomie très froide; d'une autre, je

dirais l'air bête; mais elle avait infiniment d'esprit. Quoiqu'elle n'eut guères, je crois, que dix-sept ans, elle en paraissait vingt-cinq; elle attendait que l'une de nous deux s'expliquât.

— Vous êtes étonnée, ma chère camarade, de me trouver vous faisant une visite, ne m'y ayant jamais engagée; mais je sortais de l'Hippodrome, en passant, j'ai vu Lise à la fenêtre — je suis montée.

Elle me regarda sans me saluer, et dit à sa sœur :

— Je t'avais défendu d'ouvrir ma fenêtre.

Le rouge m'en monta au visage. Ma petite Eulalie, pensai-je, voilà une impertinence que tu ne porteras pas en enfer.

Elise était restée toute interdite de cet air d'autorité.

J'avais heureusement un bon moyen de venger ses injures et les miennes.

Je repris de l'air du monde le plus tranquille.

Je n'aurais pas vu Élise, que je serais montée tout de même ; j'avais un service à vous demander.

— A moi ?

— Oui, je vous ai entendue plusieurs

fois vous plaindre de ce l'on ne vous faisait pas faire de courses, de ce que l'on vous oubliait parmi les figurantes.

Elle devint pourpre, car je touchais la corde sensible.

— Eh bien! si vous aviez une occasion de vous montrer dans quelque steeple-chase je suis sûre qu'on vous les laisserait continuer à la place d'Hermance qui monte à cheval comme une poule.

— Je le sais bien, me dit-elle; mais ils ne veulent pas me laisser essayer.

— C'est révoltant; il est bien facile de dire aux gens : vous ne sauriez pas faire

cela, quand on ne veut pas les admettre à essayer. Je vous offre un moyen de vous passer de la bonne volonté de l'administration. Je pars dans quelques jours ; je voudrais qu'une de mes camarades fit mon service pendant quinze jours, et voilà ce que je venais vous demander avant de solliciter mon congé.

Elle était rayonnante ; je crois même qu'elle eut envie de m'embrasser.

— Je veux bien, me dit-elle, je leur montrerai que je suis bonne à quelque chose. Tâchez seulement qu'ils y consentent.

— Oh ! j'ai un moyen de les forcer ; je

— Vous êtes aimable d'être venu, mon cher ami, j'ai un service à vous demander.

— Tout ce que vous voudrez, pourvu que vous me laissiez vous embrasser.

— Vous pensez bien que je ne vous ai pas demandé pour cela.

— Je ne l'ai pas pensé, et je le regrette.

— Allons, pas de fadaises, hein! Elise est malheureuse, elle ne veut rien de moi, mais de vous elle acceptera tout. Il faut qu'elle sorte de chez sa sœur qui la traite comme un chien.

— Ma chère, me dit-il, je vous livre ma fortune. Je n'ai que dix louis sur moi, les voilà... Si cela ne suffit pas, pourvu qu'elle me demande par la même voie, je suis toujours prêt.

— Elle ne vous demande rien ; elle ne sait même pas que je vous ai écrit. Adieu, merci pour elle.

Le lendemain, je courus chez Lise toute joyeuse. Je me disais : — Elle va se louer une chambre, donner cent francs à son hôtel, la voilà sortie d'embarras.

Je lui racontai ce que j'avais fait ; elle parut contente.

Allons faire quelques emplettes, me dit-

elle, j'ai beaucoup de petites choses à acheter.

J'avais envie de lui dire : va doucement !

Nous nous arrêtâmes *aux Bayadères*, sur le boulevart ; je l'attendais dans la voiture ; elle revint au bout d'une heure avec un paquet.

— Ah ! regarde la jolie couleur.

Et elle me montra un taffetas couleur Moïse de toute beauté.

Qu'est-ce que c'est que ça ? lui dis-je étonnée.

— Ça, c'est une robe.

— Oui, et combien te coûte-t-elle ?

— Cent soixante francs.

Je la crus folle tout à fait. Je résolus de ne plus m'occuper d'elle ; je m'enfonçai dans la voiture. Notre fiacre n'allait pas vite. Nous l'avions pris à l'heure ; nous cheminâmes donc doucement, moi, faubourg Saint-Honoré, elle, aux Champs-Élysées.

— Est-ce que tu vas me quitter fâchée ? me dit Lise, parce que je me suis acheté une robe abricot ? Ça été plus fort que moi ; je sais bien que j'aurais pu mieux employer mon argent ; mais je veux aller au Ranelagh jeudi, je vais avoir la robe et le mantelet pareils ; un chapeau de

paille de riz ; on croira que j'ai fait fortune. On viendra causer avec moi. Si je n'avais pas quelque chose d'ébouriffant, on ne me ferait même pas danser.

Je savais qu'elle avait raison d'un côté, mais je ne pouvais lui pardonner cette folie, moi qui, jusqu'alors, achetais dix mètres de calicot à douze sous pour faire des chemises, quand je me trouvais à la tête de vingt francs.

— Allons, faisons la paix, me dit-elle en me quittant, donne-moi la main, et promets-moi de venir me prendre jeudi à 8 heures, car je ne pourrais sortir avec ma toilette ni le jour ni à pied.

— Ah! cela veut dire qu'il faut que

j'aille te chercher en voiture. Eh bien ! on ira, mais ne t'y habitue pas.

J'entrais dans mon allée, j'allais grimper mes cinq étages, quand mon portier frappa à son carreau. Sa loge était au fond de la cour. Il me fit signe, je courus très intriguée, car il me montrait un paquet.

— Oh ! oh ! il y a du nouveau, me fit-il, ça embaume, ça.

Et il me remit un gros bouquet de fleurs les plus rares.

— Il est venu des personnes vous demander ; puis on est venu de chez le commissaire.

Je cachai ma figure dans le bouquet comme pour le respirer, mais je ne sentais rien ; je devais être fort pâle; je fus obligée de m'appuyer à son établi de tailleur. Il releva ses lunettes et dit à sa femme :

— Comment a-t-il dit, l'agent ?

Elle quitta son pot-au-feu.

C'était une bonne grosse femme, qui n'a pas maigri et que je vois souvent à sa porte.

— Il a dit que si demain vous n'aviez pas enlevé vos fleurs de dessus votre croisée, vous seriez à l'amende.

Je respirai à faire le vide dans sa loge, et je grimpai mes étages comme un oiseau; je ne voulais rien avoir à faire avec le commissaire. J'ouvris ma fenêtre, je regardai mes pauvres fleurs qui grimpaient si vivaces. — Chers pois de senteur, capucines et volubilis, je vous ai arrosés, attachés avec tant de soin, faut-il que je vous détruise? Petites fleurs du pauvre, comme je vous aime! Je mis à côté mon beau bouquet, il me parut affreux; je le jetai dans la chambre et j'embrassai mon réséda et mes pensées. Je regardais comment je pourrais faire pour les déplacer sans les arracher. Je m'étais frabriqué une caisse moi-même et j'avais semé en pleine terre; les branches s'étaient enlacées par mes soins

dans les cordes et fils de fer; impossible de les démêler; un coup de sonnette me fit sauter; je me jetai sur mon jardin; j'arrachai tout comme une furie; j'entendis les tiges crier; elles semblaient me reprocher la mort de mes fleurs. Mais je redoublais d'efforts pour enlever les ficelles qui me coupaient les doigts. — Ah! on vient me demander pourquoi vous n'êtes pas en bas. Vous voyez bien qu'il faut que je vous arrache, et j'enfonçais mes mains dans la terre.

On sonna plus fort; je fus ouvrir.

C'était Léon. Le duc m'avait défendu de le recevoir; mais moins par affection que par esprit d'indépendance je m'y étais obstinément refusée.

— Que diable faites-vous donc? voilà deux heures que je sonne!

— Pourquoi sonnez-vous?

— Tiens! quand on est arrivé à votre porte, on n'a pas envie de redescendre cinq étages.

— Qui vous a prié de les monter? Vous m'avez fait une peur atroce.

— Si je vous dérange, je m'en vais.

Mais sans attendre ma réponse et au lieu d'aller vers la porte, il entra jusqu'à la croisée.

— Oh! me dit-il, en ramassant mon bouquet, je comprends pourquoi vous

arrachez votre jardin; il n'est plus digne de vous. Tout ce qui vous entoure va subir le même sort. C'est votre duc qui vous envoie cela?

Et le bouquet fut roulé de nouveau dans la chambre.

Cela me déplut. Je ramassai mon bouquet; il représentait quelqu'un chez moi; j'ai toujours défendu les absents.

— Je vous ai dit, mon cher ami, que je voulais être libre, que je ne m'engageais à personne. Vous dites m'aimer beaucoup, eh bien! le seul moyen de me le prouver, le seul moyen de garder mon amitié, à défaut d'amour, c'est de ne pas me tyranniser.

— Vous êtes méchante, Céleste. Vous m'appelez tyran, parce que je suis jaloux. C'est pourtant la plus grande preuve que je puisse vous donner de mon amour. — Hermance m'a demandé d'aller la voir; elle serait bien contente si je lui disais le quart de ce que je viens de vous dire.

— Eh bien! allez le lui répéter, je ne vous retiens pas.

Mes querelles avec Léon étaient des scènes en trois tableaux. Il commençait par être impertinent, il devenait fat, et finissait par la soumission.

Alors seulement, je m'attendrissais.

C'était le tour de la fatuité.

Il jeta sur sa personne un regard de satifaction. Il examina son pantalon acheté à Londres, son gilet du meilleur goût, sa redingote de la coupe la plus irréprochable. Il avait l'air de me dire : peut-on être à ce point dédaigneuse pour un homme aussi bien mis et ayant l'air aussi comme il faut que moi?

J'ai connu des femmes qui se laissent prendre à ces façons-là : je ne suis pas du nombre. Les prétentions et la minauderie chez un homme m'ont toujours révoltée. Je gardai un silence glacial. Le pauvre Léon alors ne savait plus ou il en était. Son impertinence et son orgueil tombaient à plat.

Tout en causant j'avais entièrement enlevé ma caisse, coupé mes cordes, non sans peines et sans regrets.

— Pourquoi vous donnez-vous tant de mal à ôter ces fleurs ?

— Parce qu'on m'a fait dire de les enlever.

— Qui donc ?

— Le commissaire.

Léon me regardait d'un air si triste et si contrit que je me sentis désarmée, que je lui tendis la main.

— Voyons, je vous ai fait de la peine, pardonnez-moi. Vous savez bien que je

suis brutale et colère, mais ça passe vite. C'est mon jardin qui en est cause, et j'ai mes raisons pour ne pas être à l'amende.

— Vous n'avez pas d'argent? Que cela ne vous tourmente pas; je serais très heureux d'être votre banquier.

Mieux valait comprendre comme cela que pas du tout.

Je lui dis que j'allais au Ranelagh le lendemain. Il m'envoya une voiture.

Je fus chercher Lise à l'heure convenue. Elle était superbe, et nous fîmes deux ou trois tours avant d'aller au bal. En chemin

elle me raconta que le petit Camille était venu la voir, qu'il était toujours le même.

— Eh bien! tant mieux! J'ai confiance en lui, moi.

— Oui, c'est bien extraordinaire; il ne varie pas. Il me dit toujours : pour rien au monde, je ne voudrais t'avoir. — J'ai tâché une fois de le faire mentir; il s'est sauvé comme Joseph. — Pauvre écolier! Il se prive de plumes pour m'envoyer un bouquet.

— Tâche de garder cette affection-là! Je crois qu'ils sont rares ceux qui ne vous aiment pas pour l'amour d'eux-mêmes.

— A propos, et toi, qu'est-ce que tu fais de Léon? On dit qu'il t'adore et qu'il est gentil.

— Oui.

— Pourquoi ne sort-il pas avec toi?

— Parce que je ne veux plus. L'autre jour à onze heures, j'allais à l'Hippodrome, il m'offrit de me conduire, je lui fis remarquer qu'on pouvait le rencontrer, que cela ferait mauvais effet pour sa famille. Il prit un air dégagé et me dit : qu'il ne craignait rien. Arrivés à la hauteur de la rue de Chaillot, il me lâcha le bras, et se mit à courir comme un voleur poursuivi. Quelques personnes me regardaient. J'attendis plusieurs minutes. On s'arrêta

et on vint me demander ce qu'il avait; comme j'étais embarrassée, je me sauvai de mon côté. En rentrant chez moi, je le trouvai à ma porte, les mains dans ses poches, il sifflait.

— Ah! ça, allez-vous me dire quelle mouche vous a piqué?

— Ma chère, je voyais venir devant moi ma mère et mon grand-père. J'aurais été joli s'ils m'avaient vu donnant le bras à Mogador.

— Vous avez raison, mais pourquoi me l'avez-vous offert? Je ne vous l'ai pas demandé, au contraire, et pour que pareille chose n'arrive plus, nous ne sortirons jamais ensemble.

Ce n'est pas faute qu'il ne me l'ait demandé depuis ; mais je ne veux pas prendre l'habitude de me manquer de parole à moi-même ; je ne céderai pas.

Nous fîmes une entrée magnifique ; je n'avais pas une robe jaune ; mais j'étais si mince de taille que tout le monde le remarquait tout haut. C'est un reproche que je me suis souvent adressé ; car Lise se mit à se serrer ; cela lui a fait grand mal.

La soirée fut un éclat de rire. On commençait à s'habituer à nous. Les femmes comme il faut nous regardaient sans trop de courroux. Les jeunes lions faisaient encore leur tête, et ne nous invitaient pas ; ils ne voulaient pas danser à notre qua-



drille et refusaient de nous faire vis-à-vis, craignant, disaient-ils, de se donner en spectacle, comme M. Brididi. Ils se plaçaient plus loin. Mais ils étaient seuls ; la foule nous entourait et riait ; ils s'ennuyèrent, cessèrent même de danser sous prétexte que ces cris empêchaient d'entendre la mesure, ils finirent par se disputer leur tour pour danser avec nous. Mais en voulant faire plus que Brididi, ils ne parvenaient qu'à être ridicules.

On arrangea un grand souper; plusieurs voitures se suivirent; et nous arrivâmes comme une noce au Café Anglais qui trembla toute la nuit de nos rires, de nos cris et de nos chansons.

Pomaré me regardait souvent avec une

sorte d'envie. J'avais une jolie voix, le charme inséparable de la jeunesse ; on me faisait des compliments qui lui étaient pénibles. Je connaissais son caractère, et je m'effaçais un peu par amitié, ce que je n'aurais certes fait pour aucune autre femme.

Il y avait à ce souper un jeune homme qu'on appelait Gustave, dont j'avais remarqué l'air de préoccupation.

— A quoi penses-tu donc ? lui disaient ses camarades.

— Je pense à ce pauvre Alphonse qui s'ennuie pendant que nous nous amusons. Que n'est-il ici ? Voilà ce qu'il faudrait pour le distraire. C'est si triste de voir un

si charmant garçon se laisser mourir. L'ennui le tue; il est perdu.

—Qui est donc ce M. Alphonse? demandai-je.

— C'est un homme de talent.

— Il est malade?

— Non; mais il a le spleen.

— Oh! c'est deux fois dommage, il faut le distraire.

— Je le voudrais bien, mais il ne veut recevoir personne.

— Il faut le prendre d'assaut.

— C'est une idée... je tâcherai... vous

êtes toutes deux si gaies et si charmantes, que si vous voulez bien entreprendre cette cure, je suis certain que vous réussirez.

Le lendemain, nous reçûmes une invitation de M. Alphonse Royer. On lui avait fourré dans la tête de recevoir quelques amis ; il donna un thé, rien que pour nous voir; on avait tant parlé de notre entrain qu'il s'était laissé gagner.

Nous arrivâmes avec Élise, à neuf heures du soir, rue de la Bruyère. On nous introduisit dans un joli appartement. Je ne sais ce que j'avais ce jour-là, j'étais horriblement triste. Cela avait gagné Lise. Nous avions eu l'idée de mettre des robes

foncées, nous devions avoir l'air de pleureuses. Et puis, aller chez un homme qui se meurt, cela est triste! Nous avions de vraies figures de circonstance.

Le maître de la maison était grand, mince, les joues creuses, décolorées, la figure douce, fine, l'air distingué et d'une amabilité rare; il vint à nous, nous remerciant d'avoir sacrifié une soirée à son ombre, nous fit asseoir, nous offrit lui-même des fruits, des gâteaux, du thé, puis s'asseyant dans un fauteuil, il resta sans mouvements, sans avoir l'air de penser.

Je me penchai à l'oreille de Lise et je lui dis :

— Je suis fâchée d'être venue ; il me fait de la peine...

Son ami Gustave était auprès de lui, une mère n'aurait pas eu des soins plus attentifs. Je voyais sur cette bonne figure passer tous les nuages de l'inquiétude.

— Alphonse, à quoi donc pensez-vous ? vous oubliez que vous nous avez promis d'être gai ; le moment est venu de faire chanter la reine Pomaré.

L'intention était assurément très bonne ; mais il avait parlé très haut ; Lise l'entendit et trouvant sans doute cette façon de disposer d'elle un peu cavalière, elle fronça les sourcils. M. Gustave vint à elle,

l'air riant et sans se douter le moins du monde de ses dispositions.

— Voulez-vous, mademoiselle, être assez aimable pour nous chanter quelque chose?

— Non, dit Lise assez séchement; je suis beaucoup moins drôle que vous ne croyez.

M. Alphonse Royer vint se joindre à son ami, d'une manière si gracieuse, qu'il m'eût semblé de mauvais goût de se faire prier davantage.

— Oh ! dis-je à Élise, tu ne peux plus refuser.

— C'est donc pour vous, dit-elle à Alphonse, qui approcha son fauteuil du piano.

Elle chanta avec un entrain, une verve incroyables. Alphonse avait ouvert les yeux et les oreilles; cela paraissait l'amuser beaucoup; Gustave fit mille tendresses de reconnaissance à Lise, qui venait de faire rire son cher ami. Lise qui était fantasque comme la lune, avait complètement oublié son mouvement d'humeur, et ils étaient les meilleurs amis du monde.

Cette soirée avait l'avantage de me montrer un monde que je ne connaissais pas encore; il y régnait une gaîté natu-

relle, qui me parut bien préférable à la joie un peu bruyante dont j'avais jusqu'alors été témoin. L'esprit seul peut donner de l'attrait au plaisir.

On fit de la musique. Un petit jeune homme se mit au piano ; dès les premières notes, je reconnus un maître ; je le regardai avec attention. Il était blond ; les cheveux crépus, les yeux bleus, les lèvres un peu fortes, les dents blanches ; plutôt bien que mal, quoique sa figure manquât d'expression. Ses mains couraient sur le claviér avec une légèreté, une agilité incroyables. Ce n'était pas de la musique, mais une harmonie qui vous enveloppait le cœur.

Quand il eut fini de jouer, des applau-

dissements unanimes et bien mérités retentirent dans le salon.

Je profitai du bruit pour demander à M. Gustave quel était ce jeune homme qui avait tant de talent?

— Vous ne connaissez donc personne, ma chère enfant? C'est Hartmann le compositeur, Hartmann le petit prodige! Je vais vous le présenter.

Sans me demander si cela me plaisait ou non, il alla le prendre par la main et me l'amena.

Je crus remarquer que M. Hartmann avait rougi en s'approchant de moi.

— Je sais bon gré à mon ami, me dit-il avec un petit accent allemand qui n'avait rien de désagréable, de me conduire vers vous. Depuis le premier jour où je vous ai vue, et il y a longtemps déjà, j'avais envie de vous connaître. La soirée s'avançait, et j'avais peur de manquer l'occasion.

Je lui demandai avec une certaine inquiétude d'où il me connaissait.

— Mais je vous ai vue monter à cheval et vous avez emporté mon cœur qui court avec vous depuis ce temps-là.

Il me salua et s'éloigna.

M. Gustave, qui était resté près de moi, me dit tout bas :

— Il a beaucoup de talent ; mais il en aurait plus encore, si ses parents, qui sont juifs, ne l'avaient pas usé, pour exploiter plus tôt ses dispositions. A huit ans, il était d'une force remarquable ; il jouait dans les concerts ; on ne parlait que de lui.

— Comment ! il est juif ? dis-je avec un petit sentiment de répugnance que, tout d'abord, je ne pus pas réprimer.

Je sais que cela ne se discute pas, et qu'à moi, moins qu'à toute autre personne, il appartient d'avoir des préventions ; mais enfin, dans mon enfance, j'avais les juifs en horreur ; voici à quoi cela tient : Il y en avait beaucoup dans le

quartier que nous habitions; ma mère avait toujours eu à s'en plaindre; quand je demeurais rue du Temple, il y avait au premier une famille juive; j'allais jouer souvent avec les deux enfants. Leur dimanche, qui est le samedi, les juifs ne doivent pas toucher d'argent; ils me priaient de faire leur feu, leurs commissions. La fille aînée mourut; c'était un vendredi. J'entrai le samedi, comme à mon ordinaire. J'entendis parler, je regardai à travers la porte vitrée, et je vis la jeune fille morte, nue comme un ver. Sa mère lui lavait la figure, la poitrine; sa petite sœur lui lavait les pieds. Je n'ai pas compris les pratiques de cette religion, mais cela me fit peur. Tourmenter les morts me parut affreux. Jamais depuis je n'avais voulu en-

trer dans cet appartement, et j'en avais gardé un souvenir lugubre.

Le pauvre Hartmann fit des efforts inouïs pour attirer mon attention. Il quitta le piano et vint près de moi. Ne sachant plus que me dire, il invita tout le monde à venir passer la soirée chez lui, rue de Provence. Tout le monde accepta. Il attendait ma réponse. Pour le taquiner, je lui dis que je le remerciais, mais que je ne pouvais pas, que j'étais engagée.

— Eh bien! remettons à un autre jour, dit-il si haut et si vite, que je regrettai mon méchant refus.

— Non, je décommanderai mon dîner et j'irai chez vous.

Il me prit la main et me dit d'une voix suppliante :

— Ne manquez pas, vous me feriez tant de peine.

Ce serrement de main me donna le frisson. Je jouais de malheur; il n'y avait qu'un enfant d'Israël dans cette réunion, et c'était justement celui-là qui devenait amoureux de moi.

M. Alphonse voulait nous avoir dès le lendemain. Élise l'amusait beaucoup; elle paraissait décidément avoir trouvé un philtre contre la mélancolie. Gustave était

enchanté. Hartmann vint me reconduire avec d'autres personnes. — A ma porte, il me prit la main, la mit sur son cœur.

— Tenez, voyez comme je vous aime; mon cœur bat à me briser la poitrine, tant il a peur de ne plus vous revoir.

Je retirai ma main en riant et je lui dis :

— Comme vous prenez feu! — Allons, j'irai passer la soirée chez vous, pour voir si cela brûle toujours.

Léon vint me voir le lendemain; il était tout pâle.

— Qu'avez-vous donc?

— Mais rien, dit-il, d'un air qui signifiait : j'ai quelque chose que j'ai bien envie de vous dire, insistez.

— Voyons, vous savez bien que je n'aime pas les secrets. Dites-moi donc ce qui vous est arrivé ?...

— J'ai eu une querelle hier à Tortoni, je me bats demain.

— Vous, lui dis-je d'un air de doute... Et pourquoi vous battez-vous ?

— Parce que... parce que... hier on parlait de vous... ne m'en veuillez pas, Céleste ! j'ai eu la vanité de dire que j'étais votre amant, que j'avais la clé de votre cham-

bre. Un de mes amis se mit à rire, et jetant cinq cents francs sur la table, il me dit : Tiens, la voilà la clé de sa chambre, avec cela nous pouvons en faire faire beaucoup. Je lui ai répondu qu'il en avait menti, que son billet me servirait de bourre pour lui casser la tête.

— Mon pauvre ami, je ne veux pas que vous vous battiez, surtout pour moi. Est-ce que j'en vaux la peine?... Il avait le droit de vous dire cela. J'aurais dû vous avouer ce que j'avais été. Je jure de ne plus le laisser ignorer à personne. Si vous aviez été prévenu, vous n'auriez pas répondu. Voyons, Léon, je vous en supplie, tâchez d'arranger cette affaire. S'il vous arrivait malheur, je deviendrais folle.

Je fus en proie à une véritable douleur. Nous passâmes trois heures à pleurer tous les deux. Il me dit qu'il fallait qu'il me quittât pour arranger ses affaires et voir sa mère. Je ne voulais pas le laisser partir, mais il était si résolu, il paraissait si calme, que je n'osais plus dire un mot.

— Adieu, me dit-il en m'embrassant, si je ne suis pas ici demain à huit heures, c'est que tout sera fini pour moi. Je n'explique pas toujours bien ma pensée, mais je vous aime plus que je ne sais le dire.

Il tira la porte, et je l'entendis courir comme le vent. Je me jetai sur mon lit en fondant en larmes.

— Malheureuse que je suis! — Oh! je

suis maudite! Je porterai malheur à tous ceux qui m'aimeront. Léon! pauvre enfant! on va le tuer!

Et je m'arrachais les cheveux de désespoir...

— Que faire, mon Dieu!... Se battre pour moi! est-ce que c'est possible. Je ne l'ai pas assez prié de rester... Je suis une méchante femme! Je le traite souvent si mal! Il est si bon! Je suis injuste! ingrate!... Oh! s'il revient, je le rendrai si heureux! Je ne puis rester ici... Chaque minute est un siécle!...

Je pris mon chapeau et je descendis quatre à quatre. — Je marchais devant moi si préoccupée, que je ne m'in-

quiétais pas du chemin que je suivais... J'étais si émue que le souvenir de toutes mes anciennes affections me revenait avec une puissance irrésistible. J'allai chez Marie, je demandai après elle, le concierge me dit :

— Il y a bien longtemps qu'on a vendu ses meubles, et je ne sais pas où elle est.

J'étais trop triste pour trouver place à une nouvelle inquiétude. Je rentrai chez moi espérant qu'il était revenu, que tout était arrangé. Je redescendis vingt fois, j'ouvris ma fenêtre, je passai la nuit à regarder, à écouter; ce fut une vraie torture. La peur de perdre Léon me le rendait cher.

Six heures du matin sonnaient. Il me prit un frisson, un tremblement. J'avais passé la nuit; nous étions en octobre. Je crus que c'était un pressentiment que tout était fini. Je me promenais à grands pas. Je me remis à la fenêtre, j'aperçus un cabriolet qui descendait du faubourg Saint-Honoré. Sans avoir vu la figure de celui était dedans, je m'élançai dans l'escalier, j'arrivai à la porte comme le cabriolet s'y arrêtait.

— Léon! mon cher Léon! c'est vous!— Je lui sautai au cou. Il me poussa dans l'allée.

— Folle! vous êtes presque nue, il fait froid, vous n'avez qu'un peignoir de mousseline.

Je lui obéis ; mais je le tirais à ma suite en lui serrant la main.

— Que je suis heureuse de vous voir ! Comme j'ai eu peur !

Ma porte était restée ouverte. Il entra, fut s'asseoir dans un fauteuil. Il était en habit noir boutonné, pantalon noir, des escarpins et des bas à jour. Il était élégant de sa personne ; il exagérait un peu les modes anglaises ; cela ne lui allait pas trop mal. Ce jour je trouvai que tout lui allait bien. Il était pâle, il avait froid. Je cherchais à réchauffer ses mains dans les miennes ; enfin, je lui demandai comment tout cela s'était passé. Il me répondit :

— Bien pour tout le monde. — Nous avons tiré si mal tous les deux qu'il y avait plus de danger pour les témoins que pour nous.

— Ah! vous avez donc tiré?

— Oui.

Il me parut un grand homme... Je lui demandai le nom de son adversaire. Il refusa de me le dire, me suppliant de ne parler de cette rencontre à personne.

Quand j'eus dormi quelques heures, que je fus remise tout à fait de ma frayeur, je repensai à tout cela, et je ne pus m'empêcher de sourire, en me rappelant la recommandation qui m'avait été faite de me

taire. Il était si bavard, que souvent nous nous querellions à cause des mensonges stupides qu'il inventait pour parler.

Je vis plusieurs de ses amis qui me parurent ignorer complètement ce duel; cela me surprit beaucoup. Je tâchai de m'informer adroitement; une dispute en plein café se sait bien vite: personne n'en avait connaissance. Soupçonnant qu'il m'avait fait un mensonge, je me promis d'en avoir le cœur net, car je trouvais affreux de plaisanter avec la sensibilité et le point d'honneur.

L'Hippodrome donnait ses dernières représentations; les feuilles sèches, qui tombaient dans l'arène, criaient sous les pieds

des chevaux comme un verglas qui se casse. Le zèle avait froid; les spectateurs avaient le nez rouge, il était temps que cela finit. Le jour de la dernière représentation, il se mit à pleuvoir si fort, que le terrain argileux garda des fosses d'eau à chaque bout; il y avait peu de monde, mais quand on est en scène, il suffit d'une personne de connaissance pour se monter, faire des efforts.

Ce jour-là, j'avais des amis; j'aperçus Pomaré; je voulais gagner. On nous recommanda d'aller doucement, que le terrain était mauvais; mais sitôt partie, je poussai mon cheval; les autres firent comme moi, et nous voilà courant comme des étourneaux. Au premier tour nous en-

tendîmes crier qu'un cheval venait de s'abattre. Cela ne nous arrêta pas. J'étais seconde; celle qui était devant s'appelait Coralie. Il paraît qu'elle avait aussi ses raisons pour gagner, car elle serrait sa corde avec une volonté bien arrêtée de la garder, et m'empêcha de passer. Son cheval fit un faux pas, elle l'enleva; mais elle perdit une demi-seconde que je mis à profit. Nous arrivâmes tête à tête. On applaudit beaucoup. On fit sortir les autres et il nous fallut recommencer un tour. Nous repartîmes bien ensemble. Arrivés au tournant, je ne sais laquelle accrocha l'autre, mais nos deux chevaux s'abattirent. Nous roulâmes quelques instants dans cette boue liquide et blanche. Coralie était tombé la tête la première; quand je

la vis sur ses jambes, j'oubliai complètement de lui demander si elle s'était blessée. Je me mis à rire, mais à rire si fort que cela se gagna. On voyait bien qu'il n'y avait aucun mal. On appelle pas de mal des coups et des bosses. Nous voulions recommencer; mais on cria : assez! on nous porta le bouquet et nous rentrâmes couvertes de boue et de gloire.

Je dînai le soir au café Foy avec Léon et ses amis; on parla d'abord de ma culbute; puis on se mit à plaisanter Léon. Il y a toujours une victime dans ces sociétés et c'est presque toujours celui qui paie. Il me semblait que ce ridicule qu'on lui jetait déteignait sur moi, je le défendais souvent, et comme j'avais assez de bagout

pour leur tenir tête, quand je commençais ils finissaient, parce qu'ils ramassaient toujours quelque chose de désagréable.

Ce soir-là, les têtes étaient échauffées; on voulait être drôle aux dépens de quelqu'un; on avisa Léon. Moi, je n'ai jamais pu discuter, je m'emporte, et les duretés ne m'arrêtent pas.

— Ah! ça, messieurs, voilà bien des fois que nous dînons et soupons ensemble, vous dites toujours la même chose. Si Léon ne paie pas d'esprit, je vous ferai remarquer qu'il paie toujours la carte; s'il fait cette dépense pour apprendre quelque chose, tâchez d'être drôles et d'avoir chaque fois du nouveau, sans cela nous vous changerons.

On se mit à rire ; mais on rit jaune.

Celui qui avait l'air le plus piqué, était un grand jeune homme blond, mince, assez joli garçon, portant au cou, en guise de cravate, des rubans qu'il demandait aux femmes en souvenir d'elles, mais en réalité par économie. Il est à toutes les premières... on le trouve souvent à la porte des cafés en renom ; il n'a jamais faim, mais il entre sous prétexte de dire bonsoir pour qu'on l'invite, et mange comme quatre. Il est commis de bureau ; il gagne douze cents francs. Grâce à ce manége, il vit comme s'il avait cent mille livres de rente. Il méprise les femmes qui n'ont pas de voiture. Il est grossier avec tout le monde. Il ne salue pas avec son chapeau,

de peur de l'user; il fait un petit signe avec la main. Une jolie actrice, c'est-à-dire une bonne actrice du Palais-Royal, s'était mise à l'aimer. Un soir qu'elle était chez lui, elle n'avait pas de monnaie, elle lui demanda deux francs pour payer sa voiture. Huit jours après, elle avait mis son argent sur sa cheminée, il reprit ses quarante sous. Pauvreté n'est pas vice; mais orgueil et misère ne sont pas dignes d'intérêt et je ne le ménageais pas.

Impatientée de voir Léon ne rien répondre, je lui dis :

— Mon cher, au lieu de vous emporter pour un mauvais propos tenu sur moi et de vous battre en duel, vous feriez bien

mieux d'être homme et de vous épargner toutes ces plaisanteries de mauvais goût.

Tout le monde se regarda. Je le vis devenir pourpre.

— Qui? lui s'est battu! dit l'un de ses amis..... quand donc? où donc? avec qui?

— Je n'en sais rien, il n'a pas voulu me le dire.

Léon était d'une pâleur livide! Je me sentis passer comme un regret d'avoir dit cela. On lui fit des questions. Il balbutia. — Il m'avait menti — mais dans quel but? — Histoire de mentir. Cela me dégoûta.

Il devint la fable de tout le monde et

partit pour la campagne. Je repris ma liberté d'action avec une grande joie. Le duc était en Espagne. J'allais de droite et de gauche avec Lise. Les soirées où nous nous amusions le plus étaient toujours celles d'Alphonse Royer. Il renaissait à la santé et aux plaisirs; on nous traitait dans cette maison en vrais enfants gâtés. Chaque jour la réunion augmentait. Ce cercle de gens d'esprit me plaisait infiniment. J'écoutais; mon intelligence se développait à ce contact; j'en avais bien besoin, car j'étais tellement ignorante que souvent je m'arrêtais court au milieu d'un mot que je n'osais finir dans la crainte de dire quelque sottise.

Chacun m'aidait un peu, et cela avec

tant de bonté que je m'en souviendrai toujours.

Il y avait quelques femmes engagées elles firent leur tête avec nous. Elles trouvaient que nous étions inconvenantes, que nous manquions de tenue. — Une d'elles fit remarquer que Pomaré n'était pas jolie, qu'elle avait les dents du devant gâtées; les siennes l'étaient un peu moins. Je demandai à mon amie Hermance quelle était cette grande planche qui nous éreintait?

— Elle se nomme Lagie; elle est jolie, mais elle m'ennuie, et je vais me donner le plaisir de le lui dire.

Hermance se mit à rire.

— Attendez que je vous donne tous les renseignements : Elle arrive de Metz ; la garnison en masse a bien perdu à son départ. Elle a trouvé que les régiments ne changeaient pas assez souvent, et elle est venue ici. C'est une bonne fille ; seulement elle est bête et fantasque. Un jour, elle vous mange d'amitiés, le lendemain, elle ne vous regarde pas ; elle ne varie jamais sur le compte des femmes ; elle dit du mal de toutes.

— C'est bon à savoir ; rendez-moi un service ; allez lui dire de ma part que je voudrais bien faire sa connaissance.

— Pourquoi ?

— Pour lui demander si elle veut la paix ou la guerre.

Hermance s'acquitta de la commission que je lui avais donnée. Je vis à l'accueil qui lui était fait que mademoiselle Lagie me trouvait bien osée. Je dressai mes batteries en conséquence. Au bout de huit jours, je l'avais tellement raillée, persiflée, ennuyée, qu'elle m'invita à dîner. C'était une gâcheuse qui achetait à tort et à travers et qui menait grand train. Un fils d'Albion lui jetait une pluie d'or; elle ne s'inquiétait pas si le soleil se lèverait le lendemain. Rien n'était assez beau pour elle. Ses dîners étaient somptueux; aussi avait-elle force amis. Elle s'entourait d'un tas de pique-assiettes qui approu-

vaient chaque bêtise faite ou dite par elle. Ce jour-là, il y avait beaucoup de monde. On sonna pendant qu'on servait le potage ; elle fit signe à tous les convives de se taire ; elle craignait que ce ne fût son Anglais.

Au lieu d'obéir à son invitation, quelques loustics se mirent à chanter à tue-tête :

Guerre aux tyrans!
Jamais, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera.

L'imprudente Lagie chantait avec eux. Nous entendîmes quelques mots sur le carré qui finissaient par Goddem. On rit de l'aventure toute la soirée.

Mais le lendemain, on ne savait comment faire pour payer le dîner; l'Anglais était parti à tout jamais.

Nous tînmes notre promesse à Hartmann et nous allâmes passer la soirée chez lui. On fit une partie de lansquenet. J'ai joué quelquefois, mais je n'ai jamais eu de goût pour le jeu. Les femmes qui jouent me semblent affreuses. C'est une passion qui défigure un homme souvent, une femme toujours.

Hartmann était assis à côté de moi et me conseillait; il était plus occupé de moi que de mon jeu. Je devais lui en savoir gré, car jusqu'alors, après la musique, les cartes avaient été sa grande passion.



Mes dédains ne le rebutaient pas; il mettait dans son amour une persistance infatigable. J'avais beau lui dire:

— Voyons, Hartmann, vous êtes un bon garçon; je ne veux pas vous faire poser; ne m'aimez pas, ou ne m'aimez plus, parce que je ne vous le rendrais pas. J'ai beaucoup d'amitié pour vous; mais vous êtes juif et je ne pourrai jamais être amoureuse d'un juif; et puis vous valez mieux que moi. Je vous ferais de la peine à chaque instant. Vous êtes jaloux maintenant, qu'est-ce que cela serait si vous étiez mon amant?

— Je vous jure, Céleste, me répondit-il avec un sérieux qui ne manquait pas d'es-

prit, que ce n'est pas de ma faute si je suis de la race de Jacob. Si l'on naissait à l'âge d'homme et si l'on choisissait sa religion, je me serais fait catholique pour vous plaire.

Pendant que je le taquinais ainsi, un nouveau personnage était entré et venait à Hartmann pour lui donner la main. Je poussai un cri et je baissai la tête, afin de cacher le rouge qui me venait aux joues avec tant de force qu'il me sembla que le sang me sortait des yeux.

Hartmann me serra la main sans comprendre. Il me regardait, regardait le nouveau venu.

Je levai enfin la tête, espérant m'être

trompée; mais il n'en était rien, l'homme qui était debout devant moi, me regardant avec un œil terne, était bien le littérateur dont j'ai parlé dans le cours de ce récit, mon amphytrion du Rocher de Cancale.

Il allait dire où il m'avait vue, tous ses amis allaient me mépriser; je m'appuyais sur l'épaule d'Hartmann, comme pour lui dire : Défends-moi! — mais me redressant tout à coup je regardai l'ennemi en face pour tâcher de lire dans sa pensée.

Je ne vis rien à travers ce voile impénétrable, ce nuage qui ressemble à la mort ou au sommeil. Il fit quelques pas, alla s'asseoir plus loin, sans avoir l'air de me reconnaître.

Mon cœur eut un élan de reconnaissance ; pourtant je ne le perdais pas de vue. Chaque fois qu'il parlait à quelqu'un, les oreilles me tintaient ; il me semblait l'entendre.

— Vous le connaissez ? me dit Hartmann.

— Non, lui dis-je si vite que, pour un jaloux, cela ressemblait à un oui.

Il se leva au bout de quelques minutes et alla causer avec son ami. Je perdis contenance.

Un jeune homme vint prendre la place d'Hartmann ; ce jeune homme me parlait, je ne l'écoutais pas. Toute mon atten-

tion était concentrée sur le petit groupe où Hartmann causait avec le nouveau venu. Heureusement, il parlait un peu haut. Il n'était pas question de moi. Je commençai à respirer, et je pus répondre à mon voisin, qui me disait: —Vous n'êtes pas gentille. Ce pauvre Hartmann est est amoureux fou de vous; vous le faites aller; vous le rendez malheureux, ce n'est pas agir en bonne fille.

—Ah! lui dis-je, comme vous êtes bien tous les mêmes! A votre compte, pour être bonne fille, il faut se donner à tous ceux qui ont envie de vous; mais, mon cher, j'en suis à mon dixième amoureux de la soirée. Que deviendrais-je, si j'étais obligée d'être bonne fille avec tous.

le monde prit ses chapeaux, ses paletots ; je restai assise. On me regardait étonnée ; Lise me dit :

— Tu ne viens pas ?

— Non, je reste.

Je crus qu'Hartmann allait perdre la tête de joie. Pour reconduire ses invités plus vite, il les poussait dehors par les épaules.

Lecteur, ne vous effarouchez pas ; je vous ai promis d'écrire chastement ma vie, et je tiendrai parole. Si je rappelle les souvenirs de cette nuit, c'est que je puis le faire sans blesser votre modestie. Mais peut-être est-ce vous qui êtes en faute

et votre imagination a-t-elle déjà été trop loin? Tant pis pour vous.

J'étais appuyée sur un grand piano couvert de musique commencée. Je regardai Hartmann quand il rentra : il voulut m'embrasser, je l'arrêtai.

— Tenez, Hartmann, si vous étiez raisonnable, vous viendriez m'accompagner chez moi... Je ne suis pas méchante, mais je vous rendrai malheureux si vous m'aimez.

— Ça m'est égal, je donnerais toute ma vie pour vous avoir à moi, ne fût-ce qu'un jour.

Je crois qu'à ce moment, il pensait ce

qu'il disait; sa main brûlait, ses yeux brillaient.

Je lui montrai le tabouret du piano. Il s'y assit en m'embrassant la main.

Je m'étendis dans un fauteuil à ses côtés; il jouait avec tant d'âme; il improvisa de si jolies choses que mon cœur se fondit.

— Je suis, me disait-il, entre les deux grandes passions de ma vie.

Il devint beau. Sa musique avait une harmonie si douce; elle ressemblait aux chants des églises; ses airs religieux, un peu de fatigue aussi, peut-être, m'engourdissaient les sens... Petit à petit, lui, sem-

blait m'avoir oubliée. Je me réveillai au jour dans le fauteuil où je m'étais endormie... Il notait sur un papier rayé la musique qu'il avait composée pendant la nuit.

J'étendis mes bras raidis par la fatigue, et je lui demandai pardon de l'avoir empêché de se coucher.

Il me remercia du bonheur que ma présence lui causait. — Je lui fus reconnaissante d'une affection si douce et si respectueuse. Je lui promis de passer la soirée avec lui.

Cette douceur et cette réserve durèrent peu.

Je ne conseillerai à aucune femme d'encourager de sangfroid l'amour d'un artiste. Au bout de quelque temps je ne savais plus à quel saint me vouer. L'amour d'Hartmann grandissait tous les jours. Il se tourmentait au point de se rendre malade. Il me suivait partout, passait les nuits à ma porte. On le voyait changer et on m'en faisait un reproche. — Il ne voulait plus travailler, quoi que je pusse lui dire.

— Ayez pitié de moi, me répétait-il sans cesse, ayez pitié de moi. Cela ne sera pas long; je ne tiens plus à la vie. Dites-moi que vous me détestez, et je me tuerai pour vous épargner un ennui. Il n'était raisonnable que devant le monde. Seul avec moi, il me désespérait. Il avait la peau moite,

toussait souvent. On le disait attaqué de la poitrine. Cela me faisait peur. Mon Dieu, me disais-je, s'il allait mourir de chagrin! et je tâchais de le consoler. Mais les grands amours sont exigeants : j'y parvenais mal.

Quand, par hasard, il faisait de la musique,cette musique était si mélancolique, que son piano ressemblait à un orgue d'église.

Il s'arrêtait et me disait : Si je n'étais pas juif, tu m'aimerais, n'est-ce pas? Si je le savais, je renierais mon Dieu pour l'amour de toi!

—Hartmann, mon pauvre ami, vous êtes en délire, je ne veux pas le plus petit sa-

crifice... avec quoi pourrais-je le reconnaître!... Je vous avais bien dit, ne m'aimez pas, je vous porterai malheur! Je ne me suis pas trompée, vous devenez fou, vous ne faites plus rien, on dira que c'est ma faute... Pourtant vous savez le contraire.

—Non, on ne vous fera aucun reproche... Je sens bien que ma vie se fane, je n'ai pas longtemps à vivre!... Laissez-moi être heureux à ma manière.

Il était si triste que je l'évitais le plus que je pouvais. Un jour, je le vis entrer à l'église de la Madeleine; il y resta deux heures. Il devenait de plus en plus sombre. On me conseilla d'en finir. Il valait

mieux lui faire une grosse peine qui se guérirait que de le laisser mourir à petit feu.

Elise se chargea de lui annoncer le parti que je prenais par affection pour lui.

Il se mit à pleurer et descendit avec elle, elle remarqua qu'il la quittait à la porte d'une église où il entra.

A quelques jours de là, je reçus une lettre dans laquelle il me disait que sa vie ne lui appartenait plus, qu'il mettait sa confiance en Dieu qui le consolait de toutes ses douleurs...

Il y avait tant de grandeur, d'élévation

dans cette lettre, que je voulais le voir, lui demander pardon!... Il refusa de me recevoir... Je crus qu'il avait une maîtresse, et je me moquai de ma crédulité.

Le duc était revenu à Paris. Il ne ressemblait en rien à Hartmann et ne me fatiguait pas de son amour.

Pour lui j'étais à la mode... Il était riche; les nouveautés lui revenaient de droit. Je demeurais si haut, il avait le pied si petit, que pour lui complaire, je fus obligée de déménager. J'allai demeurer au second, 5, rue de l'Arcade, mille francs de loyer.

Dans mon nouvel appartement il y avait un salon, tout meublé en velours, par pa-

renthèse. Dans ce salon, il y avait un piano. Ce piano fut cause que je pris un maître.

C'était un nommé Pederlini, italien, d'une patience... Je n'ai jamais été assez riche pour le récompenser comme il l'aurait mérité...

Le duc venait me voir tous les deux ou trois jours... Il ne m'adressait pas quatre paroles. — Je ne sais vraiment pas pourquoi il me continua si longtemps ses visites. Je crois que c'est parce que ses amis pensaient grand bien de moi, venaient me voir souvent, et lui disaient : quand elle vous ennuiera ; nous nous disputerons à qui vous succèdera. Par esprit de contradiction, il les faisait attendre.

J'allais quelquefois à l'Opéra où je m'ennuyais toujours. Mon maître de piano me raconta qu'un de ses compatriotes allait débuter, qu'il avait une voix magnifique, que seulement il avait beaucoup de mal parce qu'il ne parlait pas français; qu'on lui apprenait par cœur *la Lucie!*... C'est moi qui l'accompagne, je lui parle souvent de vous, il voudrait bien vous connaître.

— Bah! et pourquoi cela?

— Mais parce que les Français ont un grand charme pour lui... et puis, parce qu'il vous a vue à l'Hippodrome!...

— Eh bien, alors, s'il m'a vue, il doit être satisfait!...

— Oh! il paraît que non, puisqu'il voudrait que je le présentasse, sans doute pour causer avec vous.

Je fis une fausse gamme qui m'écorcha les oreilles.

— Bon, je fais des bêtises, et vous vous en dites : Quelle conversation voulez-vous que j'aie avec votre ami? Vous m'avez dit tout à l'heure qu'il ne savait pas un mot de français. Est-ce que vous croyez que je vais chanter *la Lucie* pour me faire comprendre!...

Mon professeur était timide; il ne m'en parla plus.

— Eh bien! lui dis-je après ma leçon,

amenez-moi votre chanteur, vous lui servirez d'interprète. Venez sur les midi, une heure, je suis toujours seule.

— Voulez-vous demain? me dit-il en sautant de joie.

— Quel enfant vous faites!... Eh bien! soit, à demain...

En me réveillant, je me fis à moi-même reproche d'avoir consenti. J'étais payée pour me défier des artistes..... mais l'isolement où me laissait le duc me pesait. Je m'ennuyais, et, quand on s'ennuie, on accepte plus facilement l'occasion de faire de nouvelles connaissances.

Le duc avait depuis longtemps une vieille maîtresse, grosse, mal bâtie. Je la voyais étaler ces quarante ans dans une belle calèche doublée de velours bleu. Elle faisait une grimace pour se donner l'air souriant; le tout recouvert d'un voile à pois noirs, qu'elle avait le soin de ne jamais quitter.

Je me levai donc, sans trop de regret, et je m'habillai de mon mieux pour recevoir mes deux Italiens.

Midi et le timbre de ma porte sonnèrent en même temps; — j'allai ouvrir moi-même.

Mon antichambre était obscure; je vis

peu parler français, mais vous l'intimidez.

J'avais envie de répondre que c'était plutôt lui qui m'intimidait... Il m'offrit de m'apprendre l'italien; à moins que je ne fusse assez bonne pour lui apprendre le français... Il me promit de bien travailler pour pouvoir causer avec moi et me dire tout ce qu'il pensait. Je l'engageai à se dépêcher, car nous devions avoir l'air fort bêtes...

Ils prirent congé de moi. Bettini me tendit la main et serra la mienne avec tant de force, que je fus quelques instants sans pouvoir parvenir à décoller mes doigts engourdis par la douleur. Je ne

sais si c'est une mode italienne, toujours est-il que je commençai par la trouver brutale; puis je réfléchis qu'il fallait prendre cela pour une marque énergique d'affection.

C'était vraiment une belle nature que ce Bettini! avec son teint mat, ses lèvres rouges, ses dents blanches, son air de franchise et son regard de feu! Quand je le comparais au duc, si blond, si froid, si tranquille, la comparaison était tout à l'avantage de l'Italie sur l'Espagne; mais le duc flattait ma vanité. Quand sa belle voiture s'arrêtait à ma porte, j'étais fière. Je me parais de son nom comme d'un diamant. Il arriva au moment même où j'étais encore sous l'impression de la visite que je venais de recevoir.

— Qu'avez-vous donc, ma chère? vous êtes toute préoccupée !

— Oui, lui dis-je, un peu embarrassée, car j'ai toujours eu horreur de mentir.

— Qu'avez-vous ?

— Je m'ennuie ici toute la journée, je voudrais sortir un peu.

— Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt ? me dit-il, toujours avec le même flegme..... Demain, je vous enverrai une voiture.

Je sautai de joie, je ne dormis pas de la nuit. A quatre heures, une jolie voiture à deux chevaux s'arrêta à ma porte.

Le cocher vint me dire qu'il était à mes ordres. Je sortis, et ne voulus rentrer que quand les promenades furent désertes. J'étais si fatiguée que je ne pus dîner. La crainte que l'on ne me vît pas dans le fond de la voiture me fit tenir assise au bord des coussins, la figure au carreau, secouant la tête comme un magot en porcelaine chinoise, tant j'avais peur qu'on ne m'accusât d'être fière.

Le lendemain, même manége; seulement, j'avais avancé l'heure de ma promenade, et je fus toute triste de trouver les Champs-Élysées déserts; je ne voulais plus sortir de la voiture. Si le cocher ne m'avait fait observer que ses chevaux avaient faim, je serais restée toute la nuit.

Le surlendemain, toute cette fièvre de gloriole était tombée, le bon sens m'était revenu, et je rabattais mon propre caquet en me répétant bien haut et bien souvent à moi-même que toutes ces splendeurs étaient passagères, et que cette voiture, dont j'avais été si fière, ne m'appartenait pas... un caprice me l'avait donnée... un caprice pouvait me la reprendre.

Je fus plusieurs jours sans voir le chanteur italien, occupé de préparer ses débuts ; je n'en étais pas fâchée. Le langage des œillades et la conversation par interprète n'auraient pas été longtemps sans me fatiguer. Décidément, il valait mieux pour lui qu'il eût le temps de faire des progrès dans la langue française.

Il en est de la Bohême comme des autres pays situés sur la carte du monde : Il n'est pas toujours prudent d'y rendre des services. Je fis de cette vérité, à propos précisément du duc et de Bettini, une épreuve assez cruelle.

Un jour, que je me promenais sur le boulevart du Temple, je vis passer un fille que j'avais connue au théâtre Beaumarchais. Je tirai le cordon de la voiture, et je l'appelai ; comme elle n'avait rien à faire ce jour-là, je l'emmenai dîner.

C'était une fille d'une vingtaine d'années, grande, pas mal faite, jolie, le teint très coloré, que je savais peu spirituelle, mais que je croyais bonne.

— Eh bien, ma pauvre Joséphine, lui dis-je, quand elle fut assise à côté de moi, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai vue? Es-tu heureuse?

— Non, — je pourrais l'être si je voulais, mais je ne le suis pas par bêtise. J'ai une passion qui me mange tout. Ça a commencé par mes robes et a fini par mes meubles. Aujourd'hui, je n'ai plus rien, *il* ne veut plus me voir ; il me dit que je le dégoûte avec mes grands pieds et mes grosses mains.

Le fait est que, sous ce rapport, la nature avait été un peu par trop libérale envers elle.

— Ah ça ! de qui diable es-tu donc entichée ?

— D'un acteur ! Je me suis faite figurante aux Délassements, par amour.

— Eh bien ! il faut quitter les Délassements, par raison. Veux-tu entrer à l'Hippodrome, je parlerai pour toi ?... Veux-tu rester avec moi, je t'aiderai à oublier ton amant ? c'est une stupidité d'aimer un pareil homme !

Nous avions dîné ; je l'habillai des pieds à la tête, et je l'emmenai à l'Opéra voir *Robert-le-Diable*. Je la présentai au duc et à ses amis, qui nous conduisirent prendre des glaces au Café Anglais. Joséphine paraissait trouver ce genre de vie

fort agréable. Elle s'accrochait à moi et me faisait les plus belles protestations d'amitié.

On afficha les débuts de Bettini.

Je dînais dehors ce jour-là; jarrivai tard au théâtre. Le bruit de la loge en s'ouvrant fit lever la tête à mon ténor, qui avait à dire dans un passsage de *la Lucie :* « Céleste Providence. » Je le vois encore. Il ouvrit les bras, regarda de mon côté et resta court sur le mot « Céleste. » Cela dura deux ou trois secondes, peu de personnes s'en aperçurent.

Pederlini vint, dans l'entr'acte, me dire qu'il avait eu peur, qu'il regrettait que je fusse là, que j'allais le troubler.

Je lui offris de me retirer pour ne pas gêner ce pauvre garçon.

Il me dit : Non, maintenant je crois que l'effet est produit ; il vous chercherait, cela serait encore pis.

Comme il est beau ! me disait mon amie émerveillée sans doute du costume de velours noir. Elle lui fit faire des compliments de la manière dont il avait chanté le premier acte. Il crut sans doute que c'était moi, car il parut me remercier du regard en entrant.

Il voulut tant faire qu'il chanta faux. Il chercha à se rattrapper au troisième acte ; la voix lui manqua, l'émotion de ses dé-

buts lui avait donné un enrouement subit.

A la fin de la pièce, je le crus mort pour tout de bon, tant il avait râlé son final.

Cela me fit beaucoup de peine. Il était si beau garçon qu'avant d'avoir ouvert la bouche il avait déjà des ennemis dans la salle.

On ne le siffla pas, mais on riait; peu de gens furent indulgents. Il avait un accent; on l'appelait Gascon, Auvergnat.

Il s'agissait pour lui de quarante mille francs par an s'il réussissait! — Je compris combien il devait avoir de peine, et je lui fis dire que je prenais une grande part

à ce qui lui venait de lui arriver, mais qu'il ne fallait pas se décourager, qu'il avait encore deux débuts.

Pederlini me l'amena le lendemain. Je ne le trouvai pas trop démonté. Je lui indiquai les mots qu'il avait mal prononcés. Je les lui fis répéter plusieurs fois. — Puisque vous avez commencé, il faut continuer, dit Pederlini en riant, je suis sûr qu'il fera de grands progrès avec vous.

Bettini paraissait de cet avis, car il venait prendre jusqu'à deux leçons par jour.

A son second début, j'étais pâle comme une morte; j'avais mal aux nerfs, je trem-

blais pour lui. Il chanta mieux, prétendit que c'était à cause de moi, et ne voulut plus me quitter sous prétexte que je lui étais indispensable et qu'il voulait me prouver sa reconnaissance. Il donna un grand dîner en mon honneur et à l'occasion de ses débuts.

Le troisième avait réussi tout à fait, — Bettini était aux anges; son bonheur s'exaltait, il aurait rendu des points à Hartmann. — On ne sait pas à quoi l'on s'expose quand on s'attire la reconnaissance d'un Italien.

J'avais fait engager Joséphine à l'Hippodrome; nous répétions ensemble. J'apprenais un nouvel exercice. On devait

faire conduire des chars romains par des femmes. Nous étions trois qui devions courir, Angèle, Louise et moi.

Je vivais dans une sécurité complète, sans me douter du danger qui me menaçait. Joséphine était un serpent que je réchauffais dans mon sein. Cette chère amie trouva qu'elle était mon obligée depuis trop longtemps, que le moment était venu, pour me prouver sa gratitude, de faire quelque chose pour moi. Elle n'imagina rien de mieux que de me supplanter dans les affections du duc.

Elle vint donc un beau matin se faire belle dans ma chambre, avec un châle, un chapeau qu'elle m'emprunta, et se fit

conduire à l'hôtel du duc qui refusa d'abord de la recevoir. Mais elle mit tant de persévérance, qu'il consentit à la voir pour s'en débarrasser. Ce qu'elle lui conta, je ne l'ai jamais su. Il avait assez d'esprit pour ne pas me raconter le mot à mot d'un cancan. Elle rentra chez moi après lui avoir fait promettre le secret. Elle avait sans doute reçu quelques louis pour prix de sa trahison.

Le duc vint me voir à quatre heures... il me parla beaucoup de l'Opéra et des chanteurs. Je compris que j'avais passé par la langue de quelqu'un.

Joséphine ne changea pas de couleur. — Quand il fut parti, elle me dit qu'elle

ne s'expliquait pas comment il avait pu savoir tout cela. — Je l'avais vue lui faire un signe dans une glace; je ne pouvais donc conserver aucun doute sur sa perfidie.

Il n'a jamais été dans mon caractère de marchander avec une situation. Je voyais bien que tout était fini entre le duc et moi. Je n'avais nulle envie de m'humilier pour rentrer en grâce. Mais je voulais faire justice de Joséphine.

J'écrivis au duc de venir me parler le lendemain, qu'il pourrait me retirer son amitié après, mais que je désirais avoir avec lui une dernière entrevue.

Il fut exact au rendez-vous, au grand

regret de ma chère amie qui, depuis la veille, était mal à son aise. Elle voulait sortir, je la priai de n'en rien faire. — Comme elle insistait, je le lui défendis. Vous sortirez dans quelques instants; je veux avoir le cœur net d'un soupçon. — Elle se redressa avec un aplomb incroyable.

Je n'eus pas le temps d'en dire davantage, le duc entrait.

— Vous êtes bien aimable d'être venu, je vous en remercie. — Je ne veux pas contrarier votre volonté. Si vous ne devez plus me voir, je ne tenterai rien pour changer votre résolution. Il se peut que j'aie fait tout ce qu'on vous a dit; il

se peut qu'on ait beaucoup exagéré, je pourrais essayer de me justifier, mais si votre intention est arrêtée, je vous ennuierais sans vous convaincre ; je veux seulement connaître l'auteur de tous ces beaux récits... je ne vois qu'une femme qui était placée de façon à me nuire dans votre esprit. C'est Joséphine, mais je ne puis croire que ce soit elle. Je l'ai rencontrée, ne sachant où manger et disposée à se mettre au coin de la rue pour offrir sa beauté aux passants. Voyez, je ne vous mens pas, elle a mes bas aux jambes, elle y aurait mes souliers si elle n'avait pas de si gros pieds. Elle porte mes chemises, mes robes, mes cols ! je la nourris depuis plusieurs mois, je l'ai fait engager ; je partageais avec elle tout ce que je pouvais

avoir; si c'était elle, avouez que cela serait bien mal et que j'aurais bien fait de vous prier de venir pour lui dire devant vous : — « Vous êtes ce que je connais de plus méprisable au monde, sortez de chez moi, le mal que vous me faites ne vous profitera pas. »

Je m'étais exaspérée petit à petit; Joséphine ne bougeait pas. Elle se croyait sûre de la protection du duc. Celui-ci avait l'esprit juste et le cœur droit. Les reproches qu'il avait à me faire ne l'empêchèrent pas de comprendre mon indignation contre Joséphine; me voyant pâle de colère, il me pria de passer dans ma chambre; il fit tous ses efforts pour me calmer, puis, sonnant ma domestique, il lui

ordonna de renvoyer mademoiselle Joséphine qui ne devait pas rester une minute de plus chez moi.

Quand elle fut partie, il me dit qu'il avait voulu ménager mon amour-propre, qu'il serait toujours mon ami, que si jamais j'avais besoin de lui, je n'avais qu'à lui écrire. Il m'annonça son départ pour la campagne, sans me dire quand il reviendrait.

Je compris que c'était un congé; j'en avais pris mon parti d'avance et pourtant je fus triste pendant quelques jours. Il n'y a si petit lien qui ne se brise avec effort, et en dépit de tous mes beaux projets de philosophie, je ne pouvais quitter sans peine une vie de bien-être et de luxe pour me

trouver de nouveau exposée aux chances de la gêne et de l'imprévu.

Je fus étonnée de voir la voiture venir, le lendemain matin, comme à l'ordinaire, — Le cocher me dit qu'on avait payé trois mois d'avance. Dans mon désastre financier, il devait m'être bien indifférent de garder quelques jours encore ce débris de mes splendeurs passées. J'eus l'enfantillage d'en juger autrement, et le plaisir de courir en voiture m'aida à me consoler plus vite.

Je m'ennuyais seule; j'allais dîner presque tous les jours chez Bettini; ce n'était assurément pas par gourmandise, je n'ai jamais pu souffrir le macaroni, et

c'était le fond de la cuisine; je déteste le fromage, on en mettait partout. Mais je trouvais nombreuse compagnie. On chantait, on faisait de bonne musique. — Il arriva même que le commissaire de police la trouvant trop bonne, la défendit. — Bettini avait loué un très bel appartement meublé, 110, rue de Richelieu, pour être près de l'Opéra. — Quand il chantait avec ses amis, surtout le *Belisario*, on s'amassait dans la rue et au coin du boulevart. La foule grossissait tellement, que les voitures ne pouvaient plus circuler. On le pria de fermer les fenêtres et de chanter moins fort.

Il me montrait souvent des lettres qu'on lui écrivait contre moi. Quand un ténor a

le malheur d'être amoureux en dehors de l'Opéra, les rattes exaspérées grignottent leur rivale jusqu'au sang. — L'une d'elles, qui s'était prise d'une grande passion pour mon chanteur, lui écrivait : « Comment pouvez-vous être assez aveugle pour ne pas voir qui vous aimez et pour vous attacher à une femme qui n'a pas même l'instinct du cheval qui la porte. » Je le priai sèchement de garder ses poulets et de ne jamais m'en faire part. — J'avais envie de lui dire une belle phrase que j'avais lue le matin dans un journal : — « Leurs injures » n'arrivent pas à la hauteur de mon mé» pris ! » mais je réfléchis, qu'étant étranger, il n'en comprendrait pas toute la valeur.

Le jour de la réouverture à l'Hippodrome était arrivé!

Les chars de Rome eurent un très grand succès. Les costumes étaient magnifiques. J'avais un bonnet phrygien rouge, avec des étoiles d'or, une tunique blanche brodée en or, venant aux genoux, ouverte sur le côté jusqu'à la hanche; des sandales rouges avec des cothurnes; un grand manteau sur l'épaule droite, la manche retroussée sur l'épaule gauche avec un camée. Ce costume était impossible pour les femmes mal faites. Plusieurs de mes compagnes jetèrent les hauts cris et rallongèrent leurs jupes. J'avais négligé de prendre cette précaution.

Cet exercice, du reste, était horrible-

ment dangereux et horriblement fatigant. — Je rentrai chez moi le jour de la première, avec un mal de tête fou. Je me jetai sur mon lit en robe de chambre. — Bettini qui était venu me complimenter sur mon succès, désolé de me voir malade, m'incommodait à force de soins et d'offres de service. — J'avais beau lui dire qu'il n'y a qu'un remède pour la migraine, le repos. Il s'obstinait, ce qui m'avait mise d'une humeur exécrable.

On sonna, ma bonne entra effarée :

— Madame, le duc!

— Oh! mon Dieu, dis-je étonnée, je ne veux pas qu'il vous voie ici... Allez dans l'autre chambre!

— Impossible, madame, il est dans le salon. il faudrait passer devant lui.

— Que faire?... Tenez, entrez là.

Je lui montrais la porte d'un petit cabinet au pied de mon lit.

Il fronça les sourcils et répondit net qu'il ne voulait pas.

— Entrez, lui dis-je avec autorité, ou je ne vous reverrai jamais. J'ai déjà trop risqué pour vous, si vous n'entrez pas là, je vais rompre avec vous devant lui.

Il était temps, la porte s'ouvrait.

— Vous me faites faire antichambre, dit

le duc en regardant autour de lui; vous n'étiez donc pas seule?...

— Si, lui dis-je en lui montrant un bain de pied resté près de la cheminée, je ne voulais pas vous recevoir pieds nus...

— Qu'est-ce que cela faisait! — Vous avez admirablement conduit votre char aujourd'hui! Ce costume romain vous va à merveille. J'ai promis à mes amis de vous faire dîner ce soir avec eux.

— Je suis fâchée de vous faire manquer de parole, mais je ne puis y aller, l'émotion et la secousse des chars m'ont donné un mal de tête et de cœur qui me fait atrocement souffrir.

— Oh! ma chère, j'ai promis, il faut absolument que vous veniez. Vous serez malade demain.

— Il faut!... Vous êtes étonnant, vous autres grands seigneurs, il semble que quand vous avez dit ce mot, la nature entière doit obéir; les morts doivent sortir du tombeau, les malades doivent bien se porter. Je trouve « *il faut* » charmant! Si j'étais bien portante, ce *il faut*-là me ferait refuser net. Supposez que je puisse sortir, qui vous a dit que je n'avais pas un autre engagement. Depuis quinze jours vous ne m'avez pas donné signe de vie. J'étais libre...

— Je suis assez riche pour vous faire

manquer de parole aux autres. Habillez-vous et soyez à six heures au Café Anglais; je vous enverrai demain un cadeau dont vous serez satisfaite. N'ai-je pas continué d'user envers vous des meilleurs procédés? Vous ai-je retiré votre voiture? Si vous y tenez, ne manquez pas.

Il sortit sans attendre ma réponse.

J'avais dans la tête le bourdon de Notre-Dame, Bettini était sorti de son cabinet... les regards enflammés de colère et fixés sur la porte.

— Il ne faut pas avoir de cœur pour vivre comme cela!... Moi qui vous en croyais tant! — Cet homme-là ne vous aime pas! Il vient vous voir aujourd'hui,

parce qu'il a entendu vanter votre grâce et votre élégance. Ce sont les murmures approbateurs du public qui le ramènent à vos pieds.

— Vous ne m'apprenez rien de nouveau, mais que voulez-vous que j'y fasse?... Il y a longtemps que je vous en ai prévenu. Dans tout le mal que l'on dit de moi, il y a beaucoup de vérité : ne vous forgez pas d'illusions sur mon compte. Il me faut une petite fortune pour atteindre un but que je ne puis vous expliquer; mon état ne me suffit pas.

— Pourquoi ne pas vous établir? Cette vie-là est ignoble, et si je devais la voir de près, je prendrais en dégoût la femme que

j'aimerais le mieux. Allez-vous-en à ce dîner, l'ordre est précis... Je vais vous y conduire si vous voulez, je vous ferai mes adieux pour toujours à la porte.

Quoique dit dans un mauvais français, tout cela me touchait au vif.

Les murmures de mon cœur me répétaient bien souvent tout bas ce que Bettini venait de me dire tout haut; mais il n'était pas dans mon caractère de céder et de donner raison sans répondre.

— Prenez garde, mon ami, vous êtes sur le chemin de me faire une défense, je vous en avertis, c'est un peu dangereux; vous me dites que si je vais à ce dîner vous ne me verrez plus. — Ce n'est pas à cette

menace que je cède ; je n'y vais pas, parce que je ne peux pas ou ne veux pas y aller. J'écrirai au duc une lettre polie. Si la grandeur et la fortune en ont fait un enfant gâté, ce n'est pas sa faute ; j'ai été bien heureuse de ce qu'il a bien voulu faire pour moi, je me brouillerai peut-être avec lui, mais je ne serai ni grossière, ni ingrate.

Sur ce, je priai assez sèchement M. Bettini de me laisser reposer.

Le duc vint le lendemain savoir de mes nouvelles ; il était froid et maussade. Habitué à tout faire plier devant sa volonté, il ne comprenait pas le mot : impossible. Je crois cependant qu'à cause de mon ca-

ractère et de la résistance que j'opposais souvent à ces fantaisies, il avait fini par avoir pour moi une certaine affection.

J'étais retombée dans un grand découragement; je voyais autour de moi s'élever et tomber toutes ces femmes dont le sort, de loin, m'avait fait envie. Rien de plus triste que ces amours qui commencent avec la nuit pour finir avec le jour. De près, la débauche est hideuse..... la fumée évanouie, la réalité apparaît, affreuse, effrayante! Les dettes, la misère guettent les femmes derrière leurs rideaux de dentelles. Les vieilles sont dénuées de tout; les jeunes ont une brillante toilette qu'elles doivent presque toujours; si elles mouraient, on ne trouverait pas dans leur

armoire un drap de toile pour les ensevelir; et pourtant, une fois dans ce tourbillon, il est bien difficile d'en sortir. C'est à qui fera le plus d'extravagances. Les sages sont les fous. Les jeunes gens veulent montrer chaque jour un cheval nouveau, les femmes une robe neuve. L'existence n'est plus qu'un défi à l'impossible, une course au clocher, une sorte de steeple-chasse, où l'on perd, à moins d'un miracle, santé, repos, conscience et bonheur.

. . . . .

A travers mes infortunes, j'ai eu une chance : c'est que la douleur, ou morale, ou physique, est toujours venue me réveiller à propos, et m'empêcher de boire jusqu'à la mort, comme j'ai vu tant d'autres

le faire, cette coupe fatale de la volupté! Grâce à ces diversions, qui m'ont sauvée en me torturant, j'ai pu, des qualités que le bon Dieu avait mises dans mon cœur, en garder une seule intacte, l'énergie!

Une grosse peine vint me distraire du découragement où j'étais près de me laisser entraîner.

Rien n'est contagieux comme la mode. Il y avait cette année-là, à cause des exercices de l'Hippodrome, une véritable rage d'équitation. Toutes les femmes montèrent à cheval et cherchèrent des obstacles partout, pour en faire autant que nous. Ne pouvant conduire des chars, elles se mirent à conduire elles-mêmes leurs voitures.

Lise montait souvent à cheval.

Elle était fort heureuse; elle avait un appartement rue Saint-Georges, nº 33; elle aussi s'était jetée dans les amours armoriées. Son nouvel amant était le comte de ***.

Elle m'avait fait dire qu'aussitôt installée, elle m'écrirait, et n'avait pas encore tenu sa promesse.

Un jour, en sortant de l'Hippodrome, je vis beaucoup de monde réuni par groupes; il devait être arrivé un malheur; je m'approchai.

— Pouvez-vous me dire ce qu'il y a, monsieur, s'il vous plaît?

— Un accident qui serait affreux s'il était arrivé à une autre, mais à celle-là, il n'y a pas grande perte.

Je regardais cet homme; j'avais le pressentiment qu'en insistant j'allais me faire de la peine; pourtant je voulais savoir et je lui dis :

— Qu'est-il donc arrivé?

— Ah! me dit-il, moitié riant, c'est la Pomaré qui faisait ses embarras au milieu des voitures, son cheval a eu peur et s'est emporté, sans que personne cherchât à l'arrêter. Les cheveux de la reine était défaits, elle avait l'air d'une folle.

D'autres personnes, qui venaient de la

barrière vinrent auprès de moi, en disant : Ah ! la pauvre femme ; elle a voulu sauter, son pied s'est accroché dans l'étrier, son cheval l'a traînée si longtemps que sa tête est mutilée. Ça fait mal d'y penser ; on ne pouvait pas voir sa figure, ses cheveux et le sang faisaient un masque.

Je sautai dans ma voiture, je me fis conduire dans la direction indiquée. Il y avait des rassemblements autour de taches de sang. On avait emmené cette malheureuse femme ; personne ne l'avait reconnue. — Je dis au cocher : Rue Saint-Georges !

Sa bonne me dit qu'elle était sortie depuis le matin, mais en toilette de ville.

Cependant cela ne signifiait rien, parce que sa robe damassée était au manége.

Je dis que j'allais rue Duphot; que s'il y avait du nouveau, on envoyât de suite chez moi.

On m'assura, au manége, ne pas l'avoir vue de la journée; on me fit voir sa robe; je rentrai chez moi pour me changer; j'étais en nage. J'allais ressortir quand on sonna.

— Oh! c'est elle! j'en suis sûre.

Chose étrange! en m'habillant, je venais de la voir passer dans ma glace. J'ai souvent eu de ces visions-là; elles ne

n'ont jamais trompée. J'allai ouvrir ma porte et mes bras. Quand je l'eus bien embrassée, je lui racontai le bruit qui courait, la peur que j'avais eu ; je ne la quittai pas de deux jours.

La malheureuse femme qui était tombée de cheval, mourut de ses blessures.

Élise me dit beaucoup de bien de son amant qu'elle appelait Ernest, et me le présenta à dîner.

Sa sœur était enceinte et était venue demeurer chez elle pour être mieux soignée.

Nous dînâmes tous quatre.

M. Ernest était un homme de quarante-cinq ans, blond, demi-chauve. Il portait les cheveux longs et les ramenait sur sa tête pour cacher les taches claires. Sa figure était longue, mince; il gardait ses favoris pour dissimuler les creux de ses joues; il était petit, maigre, sa peau était jaune, semblait être beaucoup trop grande pour sa figure et formait un tas de plis; ses yeux étaient bleu-passé, sa bouche grande, son nez mince, ses moustaches d'un blond roux. Il avait des dents superbes.

Je suis bien fâchée d'être obligée de lui rendre cette justice. Il me déplut.

Élise eut beau me vanter sa bonté, son

amitié pour elle, je ne revins pas sur la première impression; seulement, pour ne pas lui faire de la peine, puisqu'elle paraissait avoir des obligations à ce singe, je le trouvai charmant.

Eulalie était prête d'accoucher, elle faisait faire sa layette à Élise qui devait être marraine. — On avait acheté un petit berceau. — Camille avait demandé à être parrain; il était toujours le même. Élise commençait à compter sur lui.

Élise me parla d'un bal où elle devait aller, à Passy, chez des jeunes gens; elle me demanda si j'irais, si je voulais venir la prendre. Je lui dis qu'oui, mais que comme il y avait encore huit jours, si elle changeait d'avis, elle me fit prévenir.

Les huit jours écoulés, n'ayant pas de nouvelles, je fus la voir sur les deux heures.

— Eh bien ! viens-tu toujours?

— Mais certainement, me dit-elle. Entre par ici, j'arrange des fleurs pour ma coiffure.

J'entrai dans son cabinet de toilette ; il y avait des bougies allumées. Sa sœur était couchée sur un divan, sur lequel on avait fait un lit.

— Est-ce que vous êtes malade, lui dis-je, en la voyant si pâle?

— Oui, me dit-elle, mais ce n'est rien.

— Tiens, me dit Élise, je vais mettre ces grenades-là.

Je regardais d'autres fleurs éparses sur le petit berceau; je sentis quelque chose comme une tête d'enfant; je me penchai un peu et je vis une petite croix et du buis béni. Je me retournai tremblante,

— Que veut dire cela, dis-je à Élise?

— Tu le vois bien, ma sœur a fait une fausse couche cette nuit. C'est une fille; on ne l'enterrera que demain.

Je sortis de cette pièce à reculons, disant à Élise : Viens me prendre si tu veux, je ne reviendrai pas ici.

Elle arriva le soir, toute parée, sans avoir l'air de penser qu'elle avait laissé la mort chez elle.

Le caractère de cette femme était rempli des plus étranges contradictions.

Son insensibilité dans cette circonstance m'étonnait d'autant plus, que je me rappelais le désespoir qu'elle avait éprouvé à la mort de son enfant et que j'aurais cru cet événement de nature à renouveler toutes ses douleurs.

Je ne sais pas au surplus si cela tient à la société au milieu de laquelle j'ai vécu, mais il me semble que je n'ai jamais vu autre chose dans la vie. Partout et toujours l'inconséquence.

C'est peut-être heureux, car il y a de si vilaines choses dans l'espèce humaine, que si elle était toujours d'accord avec elle-même, elle serait horrible !

XV

Une course en char.

Je revins du bal sous l'impression la plus mélancolique.

Nous étions dans les premiers jours de juillet, la chaleur était accablante, ce qui

les accidents. On nous donne des chevaux qui n'ont pas de jambes et qui s'abattent sitôt qu'on les presse. La semaine passée, en faisant la Croix-de-Berny, un Anglais est tombé avec son cheval dans le fossé du milieu ; ce fossé a environ douze pieds de profondeur ; on crut l'homme et le cheval morts, car ni l'un ni l'autre ne se relevèrent ; l'homme était évanoui. Quand il revint à lui, on vit qu'il était abîmé. Ses dents étaient cassées, il avait sur le devant de la tête une large plaie béante. Le médecin ordonna de le coucher de suite. Un des directeurs présent à la chute, qui semblait surtout préoccupé de la crainte de voir cet exercice défendu pour cause de danger, dit alors : mettez-le sur un brancard et qu'on le conduise à l'hôpital.

A ce moment le pauvre blessé ouvrit les yeux, joignit les mains et supplia qu'on le laissât mourir là, mais qu'on ne l'envoyât pas à l'hospice Je ne sais pourquoi cela lui faisait si peur, je ne le lui demandai pas : mais voyant que personne ne répondait, je ne pus me contenir.

— Quelle infamie ! dis-je, voilà le sort qui nous attend si nous n'avons pas d'autre ressource. Ce n'est pas assez de nous supprimer nos appointements quand nous sommes malades, il faut encore faire mourir de chagrin ceux qu'une chute pareille n'ont pas tué sur le coup. Conduisez ce malheureux chez moi, j'en aurai soin, pour faire honte à ces mauvais cœurs. Le pauvre garçon m'embrassait les

mains; tout le monde m'approuva du regard.

Un des directeurs dit que j'avais raison et donna l'ordre de conduire le blessé chez lui.

C'était une bonne âme que Dieu a rappelée depuis; il avait été malheureux toute sa vie. C'était un esprit supérieur; le nom de Ferdinand Laloue est resté dans la mémoire de ceux qu'il a obligés et de ceux qui l'ont connu.

Ma bonne pleurait et me dit :

— Eh bien! comment va-t-il l'Anglais?

— Il va bien, j'ai eu de ses nouvelles hier.

— Savez-vous pourquoi il ne voulait pas aller à l'hospice?

— Non, tout ce que je sais, c'est que pour faire cet exercice il faut de bons jockeys; comme les bons sont chers, on prend de mauvais sujets qui ne peuvent rester en place; ils sont presque toujours gris, logent dans de mauvais garnis, n'ont pas d'amis et seraient abandonnés. C'est peut-être ce qui lui faisait peur.

Il y a environ quinze jours, on me fit essayer un cheval de steeple-chase; pour l'entraîner on fit monter deux jockeys à mes côtés; ils étaient ivres-morts; ils par-

tirent si grand train que mon cheval s'emporta et me fit faire huit ou dix tours, je sautai vingt claies de trois demi-pieds, j'avais les mains en sang ; on mit les jockeys à l'amende; mais leur ivresse avait failli me coûter la vie, car mon cheval avait fait des fautes à chaque saut : cela les avait amusés, ils allèrent en rire chez les marchands de vin.

— Ah! je serai bien contente quand madame ne s'exposera plus comme cela.

— Si je pouvais faire autrement, si je n'avais pas besoin d'y rester, je quitterais l'Hippodrome sans regret. — Une heure! Allons, je m'en vais, c'est égal, je suis triste!

Arrivée dans ma loge, je me mis à rire avec mes camarades. La première partie finit; j'avais fait deux exercices, je rentrai plus rassurée. Je dis à Angèle et à Louise: ne me serrez pas trop, je broie du noir depuis ce matin.

— La moitié s'est bien passée; le reste se passera bien, dit Angèle, mais on a des jours comme cela.

Nous fîmes un tour au pas pour gagner le but. Arrivées bien en ligne, on nous cria : Partez ! Mon cœur se serra; mais, emportée comme le vent, je perdis cette crainte. La course promettait d'être belle, les chars se dépassaient tour à tour; j'avais dépassé Louise, j'allais dépasser Angèle;

c'était le dernier tour. Dans le tournant, près des écuries, je vis de côté Louise qui me serrait; j'allais frapper mes chevaux pour les exciter quand je sentis une violente secousse, Louise venait d'accrocher dans sa roue un des bouts de la queue de mon char, espèce de crampon qui sert à empêcher le caisson du char de traîner à terre; si elle eût arrêté court, ce crampon aurait pu sortir de suite de ses jantes; mais elle fouetta pour passer, et m'entraînant, me fit pirouetter, mon timon s'appliqua avec violence sur mon cheval de droite, il se cabra contre un poteau, poussa un hennissement qui fendit l'air, et retombant en arrière, il entraîna dans sa chute l'autre cheval qui, voulant se relever, tira de côté et fit sombrer mon char. Je tenais encore

les rênes pour empêcher les chevaux de se sauver et de me traîner, mais un cheval en se débattant me frappa l'épaule ; je lâchai, engourdie par la douleur ; j'entendais un bruit confus : Elle est morte ! Les chevaux firent un effort, me traînèrent pendant quelques pas, la face contre terre; quelque chose me passa à deux reprises sur la jambe, je poussai un grand cri ; je venais de sentir mes os se broyer. On arrêta les chevaux qui se débattaient ; l'un avait la jambe cassée, il fallut l'abattre pour étouffer ses plaintes.

Cette scène avait dû être atroce pour les spectateurs. Des femmes pleuraient, d'autres étaient évanouies; le public avait escaladé les barrières et questionnait les médecins qui m'entouraient.

J'ouvris les yeux, je me mis à genoux, puis, debout, je passai ma main sur ma cuisse droite, j'éprouvai une grande douleur, mais je me tenais debout, je n'avais pas les jambes cassées comme je l'avais cru; j'écartais tout le monde, je voulais essayer de marcher pour m'assurer que je n'avais rien de brisé! J'y réussis, mais avec des douleurs atroces et en laissant derrière moi des traces de sang. Je saluai le public qui venait de me montrer tant d'intérêt et que je voulais rassurer. Je fis quelques pas, soutenue sous les bras, puis je m'affaissai sur moi-même.

On me fit revenir, puis on me saigna deux fois; le sang ne partait pas. On me pansa et on me coucha tout de mon

long dans une calèche, on ordonna au cocher d'aller au pas. Quelques femmes me suivirent, par intérêt pour moi, ou par ostentation. Ce cortége était triste et se grossissait en route de tous les curieux. Chacun donnait son avis. La fin de toute conversation était : elle est perdue ! — Je ne pouvais guère repousser cette idée : mon corps était roide, froid ; mon cœur semblait ne plus battre. Cela ne me fit aucune peine, au contraire, je remerciai Dieu. J'avais tant vécu en peu de temps ; personne ne m'aimait en ce monde !

Quand on m'eut montée et couchée dans mon lit, je fermai les yeux et j'attendis la fin. La fièvre me prit... Le lendemain je sortis de cet engourdissement ; je fis l'exa-

men de mon mal; j'avais une partie de l'épaule et du coude dépouillée; des grains de sable étaient entrés dans la chair et y avaient fait des trous.

Pour empêcher les chars de trop chasser dans les tournants on avait plombé les roues; une de ces roues m'avait passé sur la cuisse et me l'avait entourée d'un bourrelet violet, large et épais comme la main; j'avais une luxation au genou; il s'était formé un épanchement sous la rotule; j'avais sur l'os une ouverture de deux pouces qu'un cheval m'avait sans doute faite avec son fer en se débattant. Ma jambe était un brasier.

Le médecin de l'Hippodrome vint me

voir; il m'ordonna des compresses et du repos. Je suivis ses prescriptions pendant six jours, sans éprouver de mieux; au contraire, je souffrais de plus en plus.

Un jeune homme vint me voir, il avait été témoin de l'accident, et, sans me connaître, avait pris très régulièrement de mes nouvelles; il me dit qu'on me soignait mal, qu'il allait m'envoyer le premier chirurgien de Paris; qu'il ne fallait pas rire avec les maux de jambes.

Le lendemain un gros homme arriva à neuf heures du matin, il entra dans ma chambre tout droit, je lui demandai ce qu'il me voulait:

— Allons, défaites les bandes de votre

jambe, je viens de la part de M. Gustave de L.... . . . .

. . . .

J'obéis, mais je tremblais, car il me faisait peur, il avait l'air si dur, il me pressa le genou à me faire crier, il regarda ma plaie rouge, gonflée, mais moitié fermée.

. . . .

— Quel est l'imbécile qui vous soigne, me dit-il, en ajustant ses deux doigts de chaque côté de la cicatrice.

Je crus qu'il allait serrer, je pris ses deux mains dans les miennes.

. . . .

— Allons, n'allez-vous pas faire l'enfant : est-ce que vous ne tenez pas à conserver cette belle jambe-là? . . . .

Il appuya un peu, je me mis à crier.

— Criez, criez, me dit-il, cela soulage.

La porte de ma chambre s'ouvrit, et je vis ma mère en pleurs.

— Maman! dis-je, oubliant le médecin qui ne m'oubliait pas et qui, profitant de ma distraction, décolla les chairs presque cicatrisées.

Le cœur me manqua, je me jetai en arrière sans crier; je sentis quelque chose de tiède me couler sur le pied. On lui donna une serviette qui se teignit d'un sang noir et d'humeur. Sitôt que je retrouvai ma respiration, ce fut pour pleurer; je

retirai ma jambe que je ne voulais plus confier à ce bourreau.

Il se mit à rire de ma colère et me dit :

— Vous me détestez joliment, hein? mais je ne viens pas pour me faire aimer, je veux vous guérir; cela s'était mal fermé; il vous serait venu à côté un dépôt; maintenant, il faut que je voie si l'os n'a rien, et que je vous brûle.

— Jamais, lui dis-je, vous ne me toucherez plus; j'aime mieux mourir!

— Alors, je vais m'en aller, et il se croisa les bras.

— Voyons, me dit ma mère, un peu de courage!

Je fus honteuse de ma faiblesse et je mis mon pied sur son genou; il prit un bistouri, écarta les chairs, gratta légèrement l'os. La sueur me perlait au front. Ma mère me serra la main, de l'autre je serrais mes draps si fort que je fis des trous avec mes ongles. Il frotta la pierre infernale autour de l'ouverture. Je demandai grâce; il s'arrêta et me dit : — En voilà assez pour aujourd'hui, nous recommencerons cela dans deux jours. Vous allez mettre une toile cirée sous elle, vous placerez une traverse en bois au-dessus du genou. Vous irez chercher un alambic que l'on va vous donner; vous l'emplirez

de glace qui fondra goutte à goutte sur sa jambe, jour et nuit.

Ma mère le reconduisit, elle rentra toute pâle.

Une fois la douleur engourdie, je lui demandai comment elle avait su mon adresse, et qui lui avait dit que j'étais malade.

— J'ai, me dit-elle, sur mon carré une femme qui donne des petits bancs à l'Hippodrome, un jour elle m'avait fait cadeau de deux places. Je voulais voir si cette Céleste, dont on parlait tant, n'était pas ma fille. Quand je te reconnus, je faillis m'évanouir. J'avais bien envie de t'embrasser, mais je n'osais pas aller à toi. Je

ne voulais jamais retourner te voir faire ces courses maudites, j'avais trop peur. Tous les deux jours j'avais de tes nouvelles, mais depuis six jours je n'y tenais plus. Rosalie me rapporta qu'on disait qu'il faudrait te couper la jambe. Me voilà ; m'en veux-tu ?

— Non, au contraire.

Ce qu'elle m'avait dit m'avait fait passer dans la cuisse comme une lame d'acier ; je sentais un froid vers l'os, je restai pensive ; je me consolai en disant que s'il me fallait subir cette opération, je me tuerais.

Ma mère s'établit près de moi, je n'osais rien lui demander de sa vie privée. Elle

comprit ma discrétion et me dit qu'elle pouvait me donner tout son temps, vivant absolument seule.

Je reçus la visite de mes camarades.

Angèle, dont je n'avais jamais aimé le caractère, fut une des plus empressées. Je lui en sus gré et je ne l'ai pas oublié; tout le monde vint me voir à la fois, puis je restai seule.

Mon gros chirurgien me tint parole et vint me brûler une seconde fois. J'en avais une peur atroce. Lorsqu'il me fit sa dernière visite, il me dit, en me tapant sur la joue : Eh bien! mon enfant, les plaies sont roses; vous êtes sauvée. Je vous ai fait du mal pour votre bien; m'en

voulez-vous toujours? Il n'y avait pas à lésiner, la chaleur est si grande, le sang a été si décomposé par la peur, que je craignais la gangrène. Il n'y a plus de danger; vous avez été bien raisonnable; tâchez, si vous le pouvez de ne plus continuer ce métier-là.

— Monsieur, lui dis-je, comment reconnaître les soins que vous m'avez donnés?

— Vous n'avez rien à reconnaître; je ne suis plus médecin; il a fallu une occasion comme celle-là pour que je me dérange. Je suis trop gros, je ne puis plus monter; tâchez que je ne revienne jamais vous voir. Et si vous tenez à vos membres

qui en valent bien la peine, ménagez-vous.

Il partit sans me dire son nom; je ne l'ai jamais su.

Ma mère me conseillait aussi de quitter l'Hippodrome.

Bettini qui avait oublié qu'il me boudait, quand il m'avait sue malade, m'engageait, de son côté, à en finir avec un métier aussi périlleux.

Je leur promis de cesser à la fin de la saison, si on ne me donnait pas d'augmentation.

Je fis d'abord quelques tours dans ma

chambre, puis je descendis; je marchais, mais avec une vive douleur au genou; j'allai en voiture à l'Hippodrome; ma place était prise, on se souvenait à peine de moi. Cela me mit dans une telle fureur que j'exigeai que l'on me rendît mes costumes et mes chevaux pour la représentation suivante.

On avait beau me dire que je n'avais pas de force; je ne voulus rien entendre.

Quand je remontai dans mon char raccommodé comme moi, j'eus une grande émotion; on m'applaudit beaucoup; je perdis la tête et je m'arrêtai au second tour. Cela faillit causer un nouvel accident; le char qui me suivait fut au mo-

ment de monter dans le mien. — On criait : arrêtez ! — Angèle tira sur ses chevaux et les détourna adroitement. Une ligne de plus et le timon allait me frapper entre les deux épaules ; je n'avais pas vu le danger ; j'étais calme, au pas. Quand on me conta ce qui avait failli m'arriver, je me mis à rire ; je remerciai Angèle, et je leur dis : vous verrez que je me tuerai dans mon char, comme Hippolyte.

— Ne ris pas avec cela, dit Angèle, je suis morte de peur ! Tu n'es pas assez rétablie, tu devais rester quinze jours à te reposer.

Je le fis, moins de bonne volonté que de force, mais l'ennui me prit ; je voyais tout

en noir. Je dis à ma mère que, si elle voulait, je quitterais le monde avec elle; que dès que j'aurais un peu d'argent nous irions nous cacher dans quelque coin. Elle y consentit.

La saison était finie je demandai un rendez-vous à mon directeur pour savoir quelles étaient ses intentions à mon égard; s'il voulait m'engager pour deux ans et m'augmenter. Il me regarda et me dit : — Pourquoi vous augmenterais-je? Est-ce que vous ne faites pas vos affaires? Qu'est-ce que c'est pour vous que quelques cents francs par an de plus ou de moins? Je compte diminuer tout le monde, j'ai plus de femmes qu'il ne m'en faut; si je vous laisse au même prix, vous devez vous estimer bien heureuse.

— Voilà donc la récompense que je devais attendre de mes services. — Je m'en vais, car l'année prochaine vous seriez capable de me demander de l'argent pour l'honneur de vous servir.

Il ne me retint pas et je rentrai chez moi désespérée.

Ma mère me consolait et me disait : — N'ont-ils pas eu le feu?... C'est peut-être la gêne qui les rend ingrats.

Je ne voulais rien entendre; J'avais deux grosses peines et une affreuse inquiétude. Je quittais mes chevaux, pour lesquels j'avais une vraie passion; je n'avais plus d'état et la police allait me reprendre.

Je renfonçai mes larmes, et je pris une voiture pour aller chercher mes affaires. Jusqu'au dernier moment, j'espérai qu'on allait me retenir, mais rien, pas même un adieu poli.

Quel parti prendre? me consoler de cette nouvelle déception. C'est ce que je fis, en jurant de ne jamais rentrer à l'Hippodrome comme écuyère.

Pour m'étourdir, je me remis à courir le monde. J'allais tantôt chez Elise, tantôt chez Lagie.

Je rencontrai plusieurs fois un petit monsieur blond, le teint coloré, se donnant un genre militaire, jurant, buvant,

spirituel, rageur, querelleur, rarement poli. Il se nommait Deliguy. Il me déplaisait si fort que je n'entrais jamais sans demander s'il était là, afin de l'éviter. Il s'aperçut de mon antipathie et cherchait tous les moyens de me rencontrer pour me taquiner. Ainsi, quand il donnait un dîner, on m'invitait en me cachant sa présence; nous nous querellions toute la soirée. Il se vantait de n'avoir jamais aimé, de traiter les femmes à la hussarde. On dit que l'amour se présente souvent en tenant la haine par la main. C'est ce qui arriva. Il buvait moins devant moi, il devenait presqu'aimable; on le plaisantait beaucoup; mais cela prenait assez de force pour dompter la raillerie.

Un jour ma mère me dit : — Tu devrais

t'établir, j'aurais soin de ta maison ; cela te ferait une position ; je pourrais rester près de toi sans t'être à charge.

Cette idée me sourit : je donnai congé ; ma mère chercha une boutique et en trouva une, rue Geoffroy-Marie, n° 2. — Je louai un logement au n° 5, presqu'en face.

Pendant que nous nous occupions de nos préparatifs, je reçus une lettre de la Haye ; elle était du baron que m'avait envoyé ma fausse sœur, et qui n'avait cessé ses rapports d'amitié avec moi que parce que son service auprès du roi l'avait rappelé en Hollande.

Il me disait dans cette lettre qu'il venait

d'être très malade, que mon image était toujours présente à sa mémoire, et que ma présence avancerait plutôt sa guérison que tous les secours de la faculté.

Six mois avant ou six mois plus tard, je l'aurais envoyé promener avec cette fantasque proposition.

Mais elle arrivait fort à propos. J'avais grand besoin de distractions. L'idée d'un voyage me souriait.

Une promenade en pays étrangers me semblait une excellente préparation à la carrière commerciale, dans laquelle je me proposais d'entrer.

Je n'hésitai donc pas un instant.

J'annonçai à ma mère que je partais le soir pour Anvers, que de là je gagnerais la Haye, que j'emmenais ma bonne et que je serais de retour dans six jours au plus tard.

Ma mère me conduisit au chemin de fer et pleura à chaudes larmes en me voyant partir.

XVI

Impressions de voyage.

Presque tous les hommes sont galants en voyage.

Pourtant, il y en a beaucoup qui, lorsqu'ils aperçoivent une femme dans une

diligence se sauvent en disant : Allons dans une autre, nous ne pourrions pas fumer.

Deux jeunes gens, sur le point d'entrer dans la voiture où je me trouvais, refermèrent la porte pour aller chercher ailleurs ; après avoir visité tout le convoi, ils revinrent, n'ayant pas trouvé d'autres places ; je vis sur leurs figures qu'ils me donnaient à tous les diables. J'aurais pu les rassurer, car je fumais des cigarettes et le cigare ne m'incommodait nullement. Mais je pris plaisir à les taquiner. L'un d'eux, oubliant ce contre-temps, en prit son parti et voulut se dédommager, s'il le pouvait, par une histoire galante. Je répondis par des oui et des non bien secs. Il se rebuta et ne m'adressa plus la parole.

Si je n'étais pas très bavarde, j'aimais au moins beaucoup à causer. Mes compagnons parlèrent bas, puis s'arrangèrent dans leur coin pour dormir. Je n'avais pas sommeil, je voulais qu'ils me tinssent compagnie. J'avais réservé pour ce moment un moyen triomphant pour les dérider.

— Si vous voulez fumer, messieurs, leur dis-je, ne vous gênez pas; cela ne m'incommode pas, au contraire, j'aime l'odeur du tabac.

Ils fouillèrent en même temps dans leurs poches et ne me dirent: merci, qu'après avoir cassé le petit bout de leur cigare avec leurs dents. Je suis sûre qu'à

partir de ce moment ils me trouvèrent charmante au travers du nuage de fumée dont il m'enveloppaient. Pour certaines personnes, fumer est un besoin plus impérieux que manger.

Je les avais rendus si heureux, qu'ils me comblèrent de politesses, d'attentions. Ils poussaient la complaisance jusqu'à m'apporter de l'eau sucrée et des gâteaux dans la voiture dont je n'avais pas voulu descendre. D'abord ils étaient fort intrigués sur mon compte; puis m'ayant reconnue pour m'avoir vue à l'Hippodrome, ils furent gais, avec moins de retenue; de mon côté, je m'étais assurée que ce n'étaient pas des commis-voyageurs, et qu'ils resteraient dans les limites convenables.

Ma bonne ronflait plus fort que la locomotive, et ne fut pas la moindre cause de notre hilarité; elle tombait obstinément sur son voisin, qui entreprit de la caler avec sa canne et son manteau. Elle dormait en équilibre avec des soubresauts impossibles à raconter... et nous de rire !

Il faisait un froid atroce. — Comme tous les gens qui n'ont jamais voyagé, j'étais partie corsée, ajustée, comme si j'allais à la noce; aussi, le matin, étais-je pâle, rompue de fatigue.

J'allai à l'hôtel de la Poste, à Bruxelles; je dormis pendant quelques heures, ce qui me remit tout à fait. Après déjeuner,

je fis un tour dans la ville. C'est Paris, moins les monuments. Toutes ces rues qui montent et descendent m'ennuyaient; d'ailleurs je n'avais pas le loisir de m'arrêter longtemps.

Je m'étais figurée que Bruxelles devait avoir un cachet particulier. Je rentrai désillusionnée, et je partis pour Anvers dans un mauvais chemin de fer qui nous secoua à nous bossuer le front les uns contre les autres. Heureusement que le chemin n'était pas long. J'arrivai pourtant très incommodée; je demandai où étaient les bateaux à vapeur faisant le service de la Haye; je m'adressai à un grand homme joufflu qui me laissa répéter trois fois, puis, finit par me faire signe qu'il ne comprenait

pas. Je l'envoyai au diable en français. Il me fit un grand salut. Un employé vint m'annoncer que les bateaux à vapeur ne marchaient pas à cause des glaces; qu'ils reprendraient peut-être leur service dans une quinzaine de jours. L'autre m'avait mal disposée, j'eus envie de battre celui-là; mais, comme je n'aurais pas été la plus forte, je le pris par la douceur; je me donnai un air d'importance, et je dis que j'étais attendue pour des affaires qui n'admettaient aucun retard, qu'il fallait à tout prix que je partisse.

— Dame! il y a bien des voitures, mais vous serez très mal.

— Qu'à cela ne tienne; où sont-elles?

Il m'indiqua l'hôtel du Cheval-Blanc.

On me mit dans une chambre à deux lits avec ma buse de bonne, que j'étais obligée de servir; après cela, je ne savais pas commander, elle pouvait bien ne pas savoir servir.

Une grosse fille vint mettre une allumette au poêle. Figurez-vous un feu de charbon de terre dans le milieu d'une chambre; le tuyau du poêle était bouché; je passai la journée la fenêtre ouverte, tantôt faisant un pas de polka pour me réchauffer, tantôt battant la semelle. Il n'y avait pas d'autre chambre; je ne pouvais aller ailleurs à cause de la voiture. — Je demandai à manger, on m'apporta de la bière.

J'avais retenu deux places dans le coupé, les deux coins. Il nous vint pour troisième un monsieur, sans exagérer, gros comme une feuillette. J'eus beau me faire petite, il m'écrasait ; je le portai à moitié pendant deux heures. Au premier relai je lui offris le coin, sous prétexte de causer avec ma bonne ; cela ne nous desserra pas, et je commençais à regretter mon voyage.

On nous fit changer dix fois : nous quittions une voiture pour prendre un bachot que l'on faisait glisser entre des cassures de glace ; nous reprenions un autre coucou, puis une autre barque ; cela n'était pas sans danger et sans émotion. Il fallait avoir bien affaire pour voyager ainsi, entre la neige et le charriage des gla-

ces ; aussi, n'étions-nous que trois voyageurs.

Notre compagnon paraissait avoir trente ans ; il était entortillé de fourrure, son cache-nez m'empêchait de voir une partie de sa figure. Ce que j'en voyais me paraissait empreint d'une grande tristesse ; ses yeux me parurent rouges. Mais, comme d'un temps pareil tout le monde a le nez rouge, je pensais que cela lui avait gagné les yeux.

La barque dans laquelle nous étions entrés était une espèce de gros radeau à rebords pointus à l'avant et ferré comme un patin.

Nous venions de prendre un nouveau

voyageur ; il avait une voiture faite absolument comme les fourgons qui conduisent ici l'argent de la Banque. Il descendit du cabriolet de devant, aida à dételer les deux chevaux et fit placer cette voiture avec précaution sur le bachot. Il parlait hollandais avec les mariniers ; nous avancions ; on n'entendait que le craquement de la glace. Je m'ennuyais ; j'aurais bien voulu causer avec mon compagnon : appuyé sur le devant de sa voiture, il était silencieux, il ne savait peut-être pas un mot de français ; je le laissai tranquille.

Ma bonne s'appelait Joséphine ; elle était morte de peur et de froid ; mais je n'étais pas rassurée ; je me donnais des

airs de bravoure pour me tromper moi-même.

— Allons, Joséphine, du courage! On ne meurt qu'une fois. Cette voiture me fait l'effet d'une bière qu'on a mise là tout exprès; les poissons ne vous mangeront pas.

— Ah! madame, vous riez toujours; je suis bien fâchée d'être venue.

Le jeune homme dit en très bon français :

— Mademoiselle a raison, c'est une bière; mais elle n'est pas vide.

Je me sauvai de la voiture aussi loin que me le permit l'espace.

— Pas vide? lui dis-je; mais nous voyageons donc avec un mort?

— Mon père, mademoiselle, me dit-il, en ôtant sa casquette de voyage comme pour saluer ces restes qu'il pleurait encore. Ses yeux étaient pleins de larmes.

Je fus honteuse du peu de retenue que j'avais eue, de ma gaîté; j'avais envie de lui en faire mes excuses. Mais aussi, croyant que personne ne me comprenait, j'avais dit mille bêtises pour rassurer ma compagne; je n'osais plus bouger.

Je me mis à réfléchir : je ne comprenais pas pourquoi on faisait voyager les morts.

Je parlai bas à Joséphine.

Le jeune homme entendit ou devina, il vint à côté de moi et me dit : Cela arrive quelquefois. J'habite la Haye; mon père est mort à Paris; sa dernière volonté a été d'être enterré près des siens. J'ai obtenu la permission de le ramener dans son pays. N'ayez aucune crainte, il était le meilleur des hommes, il ne peut que nous porter honheur.

En ce moment, j'entendis des paroles brutales; sans comprendre leur langue, je vis bien que nos mariniers juraient, ils prirent des crocs de fer et travaillèrent à repousser d'énormes glaçons qui, se joignant, nous fermaient le chemin.

Le jeune homme était pressé d'arriver, il avait payé quatre fois la valeur du passage; on avait mis cette grande barque, quoique ce fût une imprudence.

La compagnie n'était pas gaie, la situation non plus. Je cachais ma tête dans mes mains et je fis à Dieu une fervente prière.

Quand j'eus fini, je vis beaucoup d'hommes sur un port où nous abordâmes avec beaucoup de difficultés.

Une fois à terre, nous reprîmes une voiture qui était tout prête. On mit deux chevaux à la voiture du jeune homme qui marcha à la tête avec beaucoup de respect.

Nous traversâmes la ville, qui était, je crois, Rotterdam.

Je ne vis que des bornes, des chaînes et des grilles ; la campagne était inondée, et l'eau qui recouvrait les champs était gelée. Ça et là des enfants qui patinaient.

Quand nous fûmes à quelques lieues de la Haye, le paysage s'anima ; les prés étaient couverts de patineurs ; les femmes portaient sur leurs têtes des corbeilles rondes, tenaient leur tricot à la main, et glissaient comme les hirondelles qui rasent la terre, cela si facilement, sans quitter leur ouvrage, que je fus ébahie tout le reste de la route. On va se faire des visites d'une ville à l'autre, on se rencontre,

on cause, puis on repart; c'est très joli, je fus enchantée et je voulus essayer. Nous fîmes halte dans une auberge; j'envoyai acheter des patins, et me voilà essayant; au premier départ je m'étendis tout de mon long; au second, ce fut la même chose. J'appris seulement qu'on ne tombait jamais en avant. Je m'obstinais, la glace était dure; je fus forcée d'y renoncer. Quand il fallut me rasseoir en voiture, je regrettai bien de n'avoir pas cédé plus tôt.

Enfin nous arrivâmes; je fus à l'hôtel de l'Europe. J'avais demandé le plus beau de la ville et on me l'avait indiqué.

Il y a dans toutes les chambres un petit poële qui faisait mon bonheur.

La Haye est une ville très morose ; on reçoit froidement les Françaises seules, quand elles n'ont pas soixante ans. On me regardait, on hésitait, je voyais le moment où l'on allait refuser de me recevoir.

— Je dis : Donnez-moi ce que vous aurez, je ne suis pas difficile ; je repars dans deux jours.

On me fit monter au premier, dans une chambre très propre ; une autre plus simple donnait dedans ; chacune avait son petit poële ciré comme une paire de bottes ; je les fis rougir.

J'écrivis un mot à mon ami, qui allait mieux ; il était de service et ne pouvait me voir qu'une minute le soir, encore fallait-

il prendre beaucoup de précautions. Il vint en tournant sur lui-même comme un homme poursuivi, me fit parler bas, me supplia de garder l'incognito.

L'idée de me faire passer pour une noble étrangère me sourit assez.

Le lendemain, je fus voir Skevening. Arrivée au bord de la plage, je marchais dans un sable jaune et fin, le plus près de la mer possible. Mes pieds enfonçaient il faisait du brouillard, nous étions seules, je me retroussai assez pour ne pas me salir. Ayant des bottines bleues boutonnées un peu justes, j'avais mis des bas de soie; probablement que ce n'était pas la mode du pays.

Joséphine se mit à crier : Ah! mon Dieu, madame!

— Je crus que quelque chose me montait aux jambes, je relevai un peu plus; ne voyant rien à terre, je me retournai; je vis derrière moi peut-être deux cents hommes habillés tous de même, pantalon et veste jaunâtre, chapeau à larges bords, comme nos forts de la halle; beaucoup étaient baissés et regardaient... sans doute mes bas.

Je baissai ma robe, je n'osais plus bouger de place; j'avais entendu dire qu'on avait enlevé des femmes dans des bateaux, puis qu'après leur avoir tout pris, on les avait jetées à la mer; heureusement une

Hollandaise apparut avec ses plaques d'or, cela m'enhardit et je décelai mes pieds collés par la peur au sable. Les hommes qui m'avaient fait tant de peur, se rangèrent pour nous laisser passer. Je m'étais arrangée une fin tragique ! s'ils veulent me prendre, m'étais-je dit, je m'élancerai dans la mer. Quelques-uns me saluèrent ; je rentrai en riant encore de ma peur. C'étaient des pêcheurs d'huîtres.

Le lendemain il faisait une belle journée de gelée, le soleil était pâle, mais il égayait. — On me conseilla d'aller voir le parc ; je mis une robe de velours noir, un manteau pareil, un chapeau de velours épinglé blanc avec des roses dessous ; un voile, plutôt pour empêcher mon nez de

rougir que pour me cacher. Ce parc était superbe ; il y avait des cerfs, des chevreuils presque apprivoisés.

Je vis venir devant moi une grande dame blonde, les cheveux frisés à l'anglaise. Quelques personnes marchaient à ses côtés ; les passants la saluaient avec beaucoup de respect ; elle rendait un sourire ; elle me regarda, parla à une dame près d'elle et continua sa route. J'entendais tout le monde dire : la reine ! — Je ne pouvais me figurer que c'était cette dame que je venais de croiser.

Je vis mon baron déboucher d'une allée sur un superbe cheval gris ; j'allais lui demander si cette dame était bien la reine,

mais quand il me vit, il tourna bride. Je crois que sans les obstacles qu'il a dû rencontrer il courrait encore.

Je rentrai dîner. Le baron vint me voir une minute et me dit qu'en effet dans ma promenade du matin j'étais tombée sans le savoir au milieu de toute la cour. Je compris pourquoi il s'était sauvé; il était chambellan. Je ne crois pas commettre une indiscrétion, tout le monde est chambellan dans ce pays-là.

Il m'envoya des places de spectacle; on jouait le *Comte Ory* et *Figaro*. La salle est singulière il n'y a pas de loge dans ce théâtre, une galerie se pose à plusieurs endroits pour les chambellans, les dames,

le roi ; les personnes les plus considérables de la ville vont aux stalles d'orchestre. Je fis la moue quand on me désigna mes places. Mon chapeau blanc occupait beaucoup les jeunes gens placés au balcon ; ils voulaient connaître la figure qui était sous ce chapeau, plusieurs vinrent à la porte de l'orchestre. J'étais entrée d'une façon majestueuse ; je gardais un air digne. Hélas ! j'avais compté sans les embarras de ma célébrité. Dans l'entr'acte deux curieux vinrent se placer presqu'en face de moi.

— Ah ! ce n'est pas possible dit l'un ! mais si, c'est elle, c'est Mogador.

Allons donc, dit l'autre.

— J'en suis sûr, reprit le premier, je la connais bien, je l'ai assez vue à Mabille; tu vas voir.

— Ils partirent tous deux, mais revinrent avec du renfort. — Il me prit une envie de loucher épouvantable.

— Vous vous serez trompé, disait un nouveau venu.

— Non, non, disait mon délateur, je la reconnais bien; elle est un peu grêlée, c'est bien elle; d'ailleurs le baron peut nous mettre d'accord.

Heureusement le rideau se leva; ils n'osèrent plus redescendre. J'avais été très vexée; maintenant j'avais une envie

de rire qui m'étranglait. Maître Bazile entra à propos, je pus me livrer impunément à ma gaité. Ils avaient fait une si drôle de figure, je les avais regardés avec un si grand air d'indignation quand ils m'avaient appliqué le nom de Mogador, que je n'osais plus tourner la tête et que j'étais à l'avance très embarrassée de ma sortie. La pièce n'était pas finie que je quittais ma place, j'espérais ainsi gagner mon hôtel, je demeurais à la porte; mais ils avaient quitté leur place en même temps que moi et ils étaient rangés dans le couloir. Je vis le baron sur la porte, il me tourna le dos en me faisant signe de monter dans une voiture qui se trouvait ouverte au perron; un homme me poussa; j'entendis parler

au cocher sans comprendre; nous partîmes à fond de train; nous marchions depuis longtemps, je commençais à m'inquiéter, car je devais être arrivée depuis une demi-heure. Je voulus parler au cocher, il ne comprenait pas; il redoubla de vitesse; je voyais des arbres, la rivière.

Je compris que j'étais perdue; il m'entraînait dans un bois; j'étais bien mise, il me croyait riche, il allait me voler et me tuer. Je demandais pardon à ma domestique d'avoir ainsi exposé ses jours. Je ne sais si c'est la course ou la peur qui me portait sur les nerfs, mais je me mis à pleurer. Ma bonne m'accompagna dans un autre ton; c'était à fendre les oreilles. La voiture s'arrêta, je reconnus l'hôtel.

Le maladroit! dis-je en descendant, il s'était perdu.

— Non, me dit le baron, qui m'attendait à la porte; c'est moi qui lui ai commandé de faire un grand détour, sans cela on vous aurait suivie. Je ne veux pas qu'on sache où vous demeurez; bonsoir, à demain. Ne sortez pas, ne vous mettez pas à la fenêtre.

— Ah! mais je suis donc en prison ici.

— Ce que je vous dis est dans votre intérêt. Une de vos compatriotes, mademoiselle Hermance, sous prétexte qu'on s'occupait trop d'elle, vient d'être renvoyée en France.

— On n'est guère hospitalier dans ce pays; je pars demain.

— Non, restez encore quelques jours. Les routes sont impraticables.

Restée seule, je ne trouvais qu'une distraction : rougir mon poële, ouvrir la fenêtre pour ne pas griller, puis me coucher et dormir. Dormir ! était-ce possible? ma bonne ronflait comme un roulement de tambours. Je me levai de bonne heure, je cherchais à me distraire. Ce fut en vain, et je gagnai quatre heures avec force bâillements, je me détendais à me rompre les fibres, quand j'entendis plusieurs voix qui causaient en montant. Je restai les bras en l'air, on disait mon

nom ; mon baron me faisait une galanterie, il m'amenait de ses amis. J'allai ouvrir, je vis cinq jeunes gens, mais pas de baron ; je poussai vite ma porte, il était trop tard ; ils m'avaient bien vue. J'écoutai, ils parlaient de moi. L'un disait : — Je savais bien qu'elle devait loger ici. — Une porte à côté de la mienne s'ouvrit, c'était un salon où ils venaient dîner. Ils frappèrent au mur, me chantèrent des chansons faites sur moi, ou qu'ils improvisèrent, enfin ils firent les diables ! — Je ne bougeais pas et je n'aurais répondu pour rien au monde; pourtant cela m'amusait.

A huit heures on frappa, je refusai d'ouvrir n'ayant pas reconnu la voix de

mon ami. On me passa un mot sous la porte, il était ainsi conçu :

« Je n'ose aller vous voir. Votre hôtel » est envahi. Sortez à dix heures ; je vous » attendrai au coin de la place et du Café » Anglais. »

L'heure venue, je m'enveloppai comme un conspirateur et nous glissâmes le long des murs comme deux ombres. La ville, à cette heure, est calme, triste comme un cimetière. Nous avancions avec peine, tant il y avait de verglas. Joséphine fit une glissade et s'étendit comme une masse; heureusement qu'il n'y a pas que moi, sans cela on m'appellerait mauvais cœur; je me mis à rire si fort que je fus obligée

de m'appuyer au mur. Une sentinelle se promenait silencieuse, elle s'arrêta pour écouter et nous cria, sans doute, qui vive! Je ne savais que lui répondre et puis il m'était impossible de m'empêcher de rire.

— Oh! madame, me dit Joséphine, ce n'est pas gentil de rire du mal des autres; ça ne fait pas de bien de se prendre mesure comme ça sur le pavé.

Je n'osais plus faire un pas; la sentinelle criait toujours; j'avais répondu : *C'est nous!* Il paraît que cela ne lui suffisait pas; et que si le baron, voyant mon retard, n'était pas venu quelques pas au devant de nous, et n'eût dit un mot au factionnaire, il aurait bien pu nous envoyer une balle.

— Ah! c'est vous, tant mieux, nous ne pouvions plus avancer.

— Qu'est-ce donc qui vous faisait rire de si bon cœur?

— C'est Joséphine qui ne voulait plus avancer sans être ferrée à glace.

— Il faut que vous changiez d'hôtel demain. On demande déjà qui est l'étrangère qu'on a vue à la promenade; et puis, on sait où vous êtes. Comme on est privé d'aussi charmantes filles que vous, quand il en vient une, c'est une révolution. Les jeunes gens font le diable!

— Mon cher, votre pays m'ennuie. Je ne changerai pas d'hôtel; je pars demain

sans faute; ça me fera grand plaisir et ne vous fera pas de peine. Faites-moi retenir un coucou.

Il essaya bien encore de me retenir. Mais ma résolution était prise et ma patience à bout.

Je repartis aussi péniblement que j'étais venue et je vis le débarcadère de Paris avec une joie d'exilée.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

Des chapitres du troisième volume.

—

Fin de la table du troisième volume.

Fontainebleau. — Imp de E. Jacquin.

